

Sommaire

	Pages
<i>Onze hommes sur un bateau</i>	
Hervé Bienfait	2
<i>Troisième rencontre nationale de l'association</i>	
Sur les chemins de la fidélité	
Marcel Baurier	7
Sans complexe poursuivons	
Yves Bescond	10
Le grand frère et la petite sœur	
Jacques Pelletier	12
Des déplacements, une même aventure	
Pierre Miot	15
Communautés religieuses et équipes associées	
Michèle Blanchard	19
La démarche missionnaire	
Michel Dagrás	22
<i>Façonnés, transformés</i>	
Vivre en Eglise avec des frères	
Georges Mollard	33
Au cœur de situations tendues de savoureux dialogues	
Denis Chautard	38
Franchir des frontières pour la liberté de l'Évangile	
Charles Genoud	42
L'affaire Jésus, pas de l'archéologie	
Nicolas Renard	47
Un voyage à travers détours et risques	
Jean-Pierre Margier	51
Des jeunes ruraux acteurs d'un autre développement	
François Eichholtzer	53

Onze hommes sur un bateau

*« Montant aux cieux,
s'engouffrant aux abîmes,
ils étaient malades à rendre l'âme »*

Psaume 107

Par là commence sans doute la vérité de tout partage : par un travail au corps... Non, je n'ai pas eu trop le mal de mer, ça va ; mais les premières semaines, il y a tant d'obstacles à hauteur de crâne, dans la salle des machines d'un bateau ! Dans le roulis, 30° d'un bord, 30° de l'autre, les outils se cavalent sur les « parquets » graisseux, pendant qu'on se tient embrassé comme on peut à des tuyaux brûlants, et qu'il faut se dépêcher de bosser... les tympanes assiégés du matin au soir, malgré les casques antibruit, et l'impossible parole.

Travail de sape parfois, quand la mer reste creusée des nuits et des jours éreintants, et que le temps, le temps qui passe en mer, vidé de tout repère, semble une éternité. Alors, pour appuyer le temps, s'inventent des gestes aussi simples qu'importants : à table, une boîte de cigarillos circule avant la reprise du boulot et nous rappelle qu'aujourd'hui, à terre, c'est dimanche ; ou bien, le jour des vingt-six ans du second capitaine, nous montons prendre l'apéro chez les officiers ; l'un d'entre nous annonce un soir que son fils a six mois, et nous buvons avec fête et solennité notre dernier litre de vin. Les repas, où l'on prend le temps de partager en parole et en acte, marquent la mesure de nos jours. Ils sont notre pain quotidien.

Travail du regard, quand quelqu'un a nettoyé le carré ou quand dans le bruit des machines, on bosse à deux ou trois, un soir, sur la même panne ; quand entre les matelots se coordonne une manœuvre dangereuse ; quand le tonton à la timonerie finit ses six heures de veille. Travail du regard quand, à la dérobée, se découvre

la solitude du cuistot, encore sans nouvelle de terre. Un rien se voit, un geste suffit parfois ; qu'on engage ou qu'on manque, le temps d'une vaisselle, ou d'une cigarette. Travail du cœur qui nous rend vulnérable à ce que d'autres vivent à terre. Travail du cœur quand passent en mémoire les visages de ceux et celles que j'aime, et qu'il faut attendre d'embrasser. « L'amour demeure pour les rares qui savent que le temps n'est pas que durée, que l'espace n'est pas que la distance. Ceux-là ne se perdent pas », promet Catherine Baker (Balade dans les solitudes ordinaires). Coude-à-coude d'un équipage, quand les matelots jouent leur peau, d'un jeu qui n'est pas libre, sur le pont balayé par la mer ; au sommet de la vague (5 mètres ? 7 mètres ?), à la volée le container est arraché par la grue de la plate-forme. Là-haut, un homme en ciré orange, sur fond de poutrelles bleu-gris, échange quelques gestes avec le bosco ici-bas, tandis qu'à la timonerie un peu d'anglais passe par la radio : c'est cela, notre rapport avec « ceux des plates-formes ».

Comment une prière de bord ne serait-elle pas travaillée par ces distances creusées, ce temps transformé, ce coude-à-coude solide, et le rire qui après coup donne saveur au pain de chaque jour ? Comment ne serait-elle pas prière de tout le corps ? Prière jetée comme une bouteille à la mer, mais prière de l'Eglise, prière à deux pas de la vôtre, c'est vrai, chaque lundi soir (1).

Fin décembre, près de Boulogne-sur-Mer, on se retrouvait douze prêtres navigants pour se dire nos manières de prier et de célébrer l'eucharistie. Une diversité étonnante. Pour finir, le plus surprenant c'est ce morceau de pain, cette chose embarquée dans les vivres, et puis ce vin qui m'a manqué pour célébrer. Choses contingentes, oui, très matérielles. D'elles, la veille d'entrer dans sa Passion, Jésus a pu dire « Ceci est mon corps. Ceci est mon sang ». Dans les cours de théologie, on peut bâtir des discours autour de telles paroles, et elles finissent parfois par y trouver une place honnête, presque habituée. Puis, quand on se retrouve plongé dans la matérialité d'une salle de machines, et soi-même peu à peu « chosifié » par la technique régnante, et que l'on est mangé, comme dit le psaume 14, avec un peuple, alors on redécouvre devant le pain l'étonnant de ces mots — pourtant sans équivoque — : « Ceci est mon corps ». Entré librement dans Sa Passion, Il est devenu, disait E. Pousset, une chose qu'on ramasse, soit pour être livrée comme un paquet muet à Pilate (Mc 15, 4), et pendue à un clou, soit pour être accueillie au

(1) Toutes les semaines, les jeunes en formation se retrouvent à Fontenay pour une célébration eucharistique.

creux des mains, et mangée avec d'autres, même à distance, en rémission des péchés, pour nous et pour la multitude.

Elle est peuplée, la mer du Nord. Entre Dogger Bank et Fisher Bank (vous écouterez le bulletin météo de France-inter à 8 h 40), s'active une multitude ; les mineurs des mers modernes, chercheurs d'or noir d'îles rouillées, balayées par les tempêtes de neige, foule saignée par le péché de toutes les injustices. Aux pieds de ces îles fières tanguent les châteaux rouge-incendie de quelques bateaux « supply », qui leur envoient ciment, eau douce, fuel, etc. Monde de l'off-shore, far-west enhardi par ses prouesses, même tordues, de technique, de fric ou de sexe ; monde peut-être mal foutu, sans convention collective, mais qui existe, et je peux dire que ces hommes cherchent aussi le bonheur.

Prendre ma part de leur passion, cependant que l'épine est plantée, vieille comme le psalmiste, et pour la nouveauté de l'Eglise : « Où est-il ton Dieu ? »

Et puis un beau matin, on se serre la main, et avec sous le bras le courrier des copains, je m'engouffre dans le taxi pour l'aéroport. De la Norvège à l'étang de Berre, quelques vols plus feutrés qu'irréels, et voilà que j'apprends ce qu'est « débarquer », accueilli par Ambroise et Roland, balladé de Marignane au Vieux Port en passant par Emmaüs ; je redécouvre l'odeur de la Méditerranée. Débarquer m'entre aussi dans la chair, le cœur aussi sans doute, et l'intelligence des choses. C'est ce rythme marin — « vivre avec, puis vivre sans » — qui commence à prendre corps en moi, à cause je crois d'un amour, et que j'apprends, comme dirait Thérèse d'Avila, à « sentir avec l'Eglise ».

Multitude des couleurs de peau dans les rues, sur les quais de Marseille. Multitude des marins en escale et puis parfois, tout à coup, un visage porte un nom : c'est un bon copain de Lorient — on a fait une F.P.A. ensemble —. Il passe la soirée au « Boulevard des Dames » (2) avec un autre marin de passage, un prêtre-ouvrier de l'équipe, et puis Nazza qui, comme chaque lundi soir, sort du cours d'alphabétisation à côté, et nous repose chez nous la question de là-bas. « Mais où est-il ton Dieu ? » Ce soir-là, c'est elle qui lance la discussion sur le courrier que Roland et moi envoyons de mer : pourquoi circule-t-il entre les mains des uns et des autres ici ? Que sont ces relations tissées ici depuis plusieurs années ? Que construisent-elles ?

Hervé Bienfait, Prêtre navigant.

(2) Local et habitation de l'équipe de la Mission de la mer.

Troisième rencontre nationale des équipes associées

La mission est l'affaire de tous. Les 27 et 28 novembre 1982 a eu lieu à Fontenay-sous-Bois la troisième rencontre nationale des équipes associées de la Mission de France. Ce type de rencontres, qui s'étaient tenues en 1976 et en 1979, a rassemblé cette année quelque 250 participants (151 prêtres diocésains, 55 religieux non prêtres, 30 laïcs, un diacre et six évêques) pour une grande rencontre fraternelle.

L'Association « Mission de France » n'est pas la Mission de France ; Mais elle regroupe depuis quatorze ans ceux et celles qui, dans les lieux où la vie est dure et l'incroyance toujours plus envahissante, veulent à la manière de la Mission de France vivre avec les plus pauvres, les plus défavorisés et les plus humbles.

Aujourd'hui une soixantaine d'équipes sont engagées dans le travail, les loisirs, les syndicats et les partis politiques en solidarité avec ceux dont ils partagent l'existence. Elles réfléchissent et coordonnent leur action en s'appuyant sur les orientations qui sont celles de la Mission de France.

L'association n'existe pas pour elle-même. Elle n'est pas plus une fraternité d'individus ; mais un regroupement d'équipes diocésaines qui se veulent toujours plus actives au service de la mission dans leur diocèse.

Nées du souci de quelques évêques de faire participer des prêtres diocésains à la recherche commune de la « Mission de France », les équipes associées existent dans 23 diocèses répartis sur huit régions différentes. Entre les rencontres nationales, les équipes participent à des « ateliers » créés par la Mission (prêtres-ouvriers, équipes rurales ou urbaines, santé, ouvriers ruraux, ouvriers agricoles). Tout cela est coordonné par le bureau responsable de l'association dont le secrétaire général élu est aujourd'hui Marcel Baurier et l'évêque délégué, Mgr Yves Bescond, évêque auxiliaire de Meaux.

Cette année, plus de 300 membres sont inscrits dans cette association, dont les deux tiers sont prêtres. Certains d'entre eux sont actuellement au Brésil, en Afrique noire, au Portugal. La dernière équipe à avoir été accueillie, à l'occasion de la troisième rencontre nationale, est andalouse. Il s'agit d'un groupe de travailleurs de la région de Séville qui vient faire les récoltes dans le sud-est de la France, accompagné du prêtre du village qui a suivi son petit peuple. « Sans doute nous sommes peu avancés sur la réflexion, dit ce prêtre, mais nous avons beaucoup à vous apprendre sur la pauvreté ».

Cet exemple illustre bien l'évolution qui s'est faite jour au sein de l'Association : une collaboration et un engagement plus étroit entre religieuses, laïcs et prêtres, une prise de conscience plus grande de l'incroyance, et une ouverture plus franche à la dimension internationale de la mission.

Les travaux des forums (avenir de la mission en France, prêtres et religieuses en travail salarié, tiers monde, jeunes, action catholique, fraternité religieuse et association, lien au diocèse, les laïcs dans les équipes) trouveront leur prolongement dans une rencontre sur la mission envisagée pour la fin juillet 1983. A l'issue de cette rencontre, un prêtre de la Mission de France depuis trente ans déclare : « J'ai découvert un dynamisme fort et diversifié avec une sensibilité aux plus petits, aux plus humbles et aux plus pauvres qui est la même que celle de la Mission de France ».

Bernard Le Leannec. La Croix 3-12-82.

Nous publions trois moments de cette rencontre :

- **des invitations :**
mot d'accueil et envoi par les responsables de l'Association et de la Mission de France
- **des témoignages parmi d'autres**
- **des éléments de réflexions.**

Marcel Baurier

Secrétaire National de l'Association.

A la fin de la Rencontre Nationale de 79, j'avais osé rêver un peu, et je disais : « J'imagine notre prochaine rencontre : un podium avec des laïcs, « une » secrétaire nationale de l'Association... et pourquoi pas cette rencontre à Malaga en Andalousie ». Nous n'en sommes pas tout à fait là ! Pourtant un bout de chemin s'est fait.

Une fidélité née de convictions partagées

La fidélité à l'Evangile naît d'une Foi et d'une Espérance communes, et dans le même temps s'enracine dans des convictions partagées.

Nous partageons une manière de voir le Monde, l'Eglise et la Mission.

Une manière de voir le Monde. Je ne sais plus qui écrivait et décrivait — je cite de mémoire — sa conviction « d'un monde à faire advenir, monde qui vit des mutations sous le poids d'une crise s'aggravant, engendrée par le capitalisme, monde qui vit d'espoirs souvent déçus dans la mise en œuvre de socialismes divers... »

Conviction d'un monde à faire advenir. Nous savons bien que pour ce faire, notre Foi et l'Evangile ne peuvent être seul instrument. Il nous faut des analyses et les moyens qui en découlent ; et sûrement nous ne sommes pas unanimes. Quant à un partage là-dessus, nous ne l'avons pas encore assez fait. Mais la conviction d'un monde à faire advenir pour que grandisse l'homme nous habite tous !

Une manière de voir l'Eglise. Il ne s'agit pas de faire la liste de ce qui nous plait ou nous déçoit dans notre Eglise, mais bien du regard sur sa place aujourd'hui dans le monde. Nous partageons la conviction, que là où nous sommes, — même si certains lui voient de beaux restes — l'Eglise est minoritaire et que nous ne sommes pas en un monde de chrétienté, que les hommes qui ont « d'autres fois » que la nôtre sont légion, en France comme ailleurs, que la non-foi est une réalité — qui nous imprègne nous aussi... et cette conscience nous provoque à des sursauts d'espoir et d'action pour l'avenir.

Une manière de voir la Mission. J'ai parlé de la fidélité à ceux à qui nous sommes envoyés, fidélité qui nous demande de les rencontrer là où ils sont et là où ils en sont (et non où nous voudrions qu'ils soient !). Et cela — nous l'avons bien dit à l'occasion de notre mise en commun autour de « Etre avec et Mission » — non par tactique ou comme moyen, mais comme essentiel à la Mission : pour accueillir leur richesse qui peut nous faire grandir et grandir l'Eglise ; pour témoigner de notre richesse, du don de Dieu, de l'alliance que Dieu fait en Jésus Christ avec tous les hommes.

Une fidélité qui s'engage

Associés, nous affirmons très net que nous ne sommes pas la MDF.

Associés, nous affirmons aussi net que sans la MDF nous ne serions pas nés.

Associés, nous affirmons encore plus net que nous avons besoin de la MDF pour continuer d'exister.

Nous savons toute la richesse prometteuse d'une route parcourue ensemble, et c'est vrai, nous refusons d'être à la traîne — et je crois bien que nous n'y sommes pas. Il n'en reste pas moins vrai, que la MDF de par son histoire et ses qualités, mais aussi de par ce qu'elle est dans son essence et de par sa liberté, nous aide sans cesse à clarifier nos propres choix.

Tous, nous avons été attentifs aux votes de son Assemblée Générale de 1980. Je rappelle les principaux engagements pris alors et qui nous touchent plus directement :

— Dans la vie quotidienne et sociale du monde de ce temps, risquer la foi en Jésus Christ.

— Une solidarité avec les plus démunis et les plus exploités de notre terre.

— L'effort onéreux et nécessaire d'une intelligence de la foi pour aujourd'hui.

C'est à notre manière que nous tentons de mettre en œuvre ces choix. Notre manière de « diocésains associés ».

Je reprends deux des engagements pris par la MDF en 1980.

La solidarité avec les plus démunis et les plus exploités de notre terre.

Vous avez pu lire dans le dernier Buil'Ass * que Jacques Hahusseau part au Brésil, que Lucien Alliot rentre de Haute Votla et que André Romary de passage en France, lance un appel. Ces démarches marquent bien toute l'Association, mais je dois dire que, en même temps, c'est chaque Eglise locale qui est concernée. Par exemple, pour Jacques, c'est bien l'Eglise du Lot qui l'envoie. Alors que la MDF, comme telle peut ordonner des jeunes pour être P.O., envoyer une équipe à tel endroit, telle région rurale, telle ville... en France, au Tiers-Monde, et aussi aux Grands Chantiers, dans le Monde Maritime, dans le Monde de l'Hôtellerie...

Autre engagement de la MDF : nous attacher à comprendre et exprimer la Foi pour aujourd'hui. Lequel d'entre nous, associé, n'est pas envahi par cette question qu'il porte d'ailleurs en lui-même ? Mais tout en affirmant cela, je suis conscient que l'Association comme telle n'a ni le pouvoir ni les moyens d'investir certains de ses membres dans cette recherche. Je ne dirai pas que la MDF est trop riche en hommes disponibles pour ce service mais à côté de l'Association, en comparant nos équipements respectifs, elle fait figure de « Grande Puissance ». La MDF peut aussi, ce qui n'est pas dans

* Bulletin de liaison des équipes associées.

nos possibilités ni dans notre vocation, former, préparer intellectuellement comme spirituellement des jeunes pour devenir prêtres dans ce climat et elle le fait aussi pour d'autres formes de ministères pour la Mission.

Une fidélité ouverte sur l'avenir

Ce qui nous rassemble, au nom même de la fidélité à la Mission, c'est bien l'Avenir de l'Évangile... aussi peut-être suffirait-il de ce seul thème pour tous les forums au cours de cette rencontre. Mais sur le terrain, cette question passe par des incidences concrètes et c'est pour rester bien enracinés que nous avons voulu que ces conditions soient mises en lumière. Que nul ne s'y trompe, dans tous les forums, c'est bien de l'Avenir de la Mission qu'il s'agit !

Ce qui nous tient à cœur et qui nous rassemble n'est pas la question de l'avenir de l'Association, mais oui celle de l'Avenir de la Mission, tout comme la passion qui nous anime est bien celle de l'Évangile, passion partagée par tant de sœurs et de frères qui nous ont précédé et qui ont parcouru les routes qui sont les nôtres maintenant.

C'est dans la prise au sérieux de notre Monde que l'annonce de l'alliance de Dieu en Jésus Christ pourra se faire, que — comme nous le disions à la fin de la Rencontre Nationale de 79 — nous ferons vivre une parole d'Espérance qui témoigne du Père pour les hommes d'aujourd'hui !

Yves Bescond

Evêque délégué de l'Association.

Je suis évêque auxiliaire de Meaux, j'habite à Melun. Il y a trois ans, je ne connaissais pas l'Association, mais j'arrivais au diocèse de Meaux qui compte trois équipes associées. Les évêques des diocèses associés m'ont demandé d'accompagner, en leur nom, l'Association et comme tel de participer au comité épiscopal de la Mission de France. Je ne sais s'ils ont eu raison, mais en tout cas, je ne le regrette pas.

Je parlerai en mon nom, comme évêque qui accompagne l'Association. Ces semaines dernières, j'ai reçu les lettres d'une vingtaine d'évêques disant leur regret de ne pas pouvoir participer à la rencontre nationale, me demandant de vous dire l'intérêt qu'ils attachent à nos travaux et exprimant leurs vœux et leurs prières. Plusieurs sont retenus par des obligations diocésaines ; d'autres, ceux des régions Provence-Méditerranée et Midi par la visite « ad limina » à Rome, et le Père Vilnet, par une visite pastorale à la Guadeloupe et à la Martinique. Plusieurs d'entre eux ont envoyé à notre rencontre un vicaire épiscopal ou un proche collaborateur.

Pour les évêques et leurs délégués, la rencontre se poursuivra une demi-journée de plus. Cela nous permettra, avec l'aide de Marcel Baurier, témoin privilégié, de faire nôtre, d'assimiler, de digérer — et il y a des digestions heureuses et bénéfiques — votre pratique et votre réflexion missionnaires, de chercher les moyens d'en faire bénéficier nos églises locales et d'avancer dans la qualité missionnaire que vous nous apportez.

Voici quelques réflexions qui sont nées en moi ou qui ont été relancées chez moi par les échanges de ces deux jours :

- Etre avec les hommes, les femmes d'aujourd'hui, en particulier les plus pauvres, ou les plus marginalisés.
- Partager ce qui fait vivre ces hommes et ces femmes, et ce qui nous fait vivre, et partager en équipe associée sur ce qui les fait vivre et ce qui nous fait vivre.
- Enfin, pourquoi la mission ? motifs de fait de notre engagement missionnaire et réflexion sur le fondement de la mission.

Trois étapes que nous avons parcourues : il ne s'agit pas pour l'Association de se fixer successivement des campagnes d'années ou des thèmes de réflexion. Il ne s'agit pas pour elle de trouver l'un après l'autre des slogans mobilisateurs. Il s'agit d'un collectif vivant qui poursuit son chemin, un chemin sur lequel l'Esprit la conduit, au travers des méditations de sa pratique, de sa réflexion, de sa prière et de sa confrontation à la Parole de Dieu.

Ce cheminement ,tel que je le vois, me parait un cheminement de bonne santé. Pouvons-nous le prévoir il y a trois ans ? Je ne suis pas sûr. Analysé après coup, il me parait le signe d'un collectif qui vit et qui accueille l'imprévu de Dieu et des hommes.

Nous avons souvent le sentiment d'être seuls, de ramer à contre-courant et de ne pas être soutenus pas nos frères croyants, par les communautés chrétiennes, voire par l'Eglise. L'Eglise est-elle intéressée par notre travail, notre engagement ? Elle parait avoir souvent la tête et le cœur ailleurs. De sa nature, l'Eglise est missionnaire, rappelait Michel Dagrás ce matin. Oui, mais en réalité, dans le quotidien, aujourd'hui, en novembre 82, qu'en est-il ? Il est légitime de se poser la question et je comprends le diagnostic inquiétant de plusieurs d'entre nous... Et alors ?... cela me semble une raison de plus de poursuivre notre travail missionnaire.

Nous ne prétendons pas être les seuls missionnaires, nous reconnaissons au Seigneur le droit d'entrer dans la vie de quelqu'un par d'autres voies que celles que nous essayons de lui frayer. Nous n'avons pas l'exclusivité de la mission. Cela n'enlève rien à la pertinence de notre démarche missionnaire. Partager de plus en plus la vie de nos contemporains, et d'abord des plus pauvres, rejoindre l'action de l'Esprit dans leur vie individuelle et collective, partager avec eux les raisons de vivre de chacun, c'est notre vocation missionnaire dans l'Eglise.

Tenons notre vocation, sans complexe. En équipe, dans le collectif de l'Association, en compagnonnage avec la Mission de France. Ouverts, accueillants à d'autres démarches, à d'autres initiatives missionnaires, mais fidèles à ce qui est notre vocation propre, notre tâche particulière dans le témoignage collectif de l'Eglise.

Mais l'enrichissement de nos questions ne veut pas dire rejet des premières interrogations. L'être avec et partager ce qui nous fait vivre demeurent actuels. Et je me dis en particulier que des femmes et des **hommes** qui au nom de leur compagnonnage avec d'autres femmes et d'autres hommes et de la fidélité à leur foi s'emploient à provoquer chez leurs contemporains l'échange sur ce qui les fait vivre, rendent à notre société d'aujourd'hui un service important. Ne concourent-ils pas à ce que les membres de cette société prennent une conscience plus vive du sens qu'ils donnent à leur vie, s'interrogent sur le sens de **la vie**, **confrontent** les différents sens qu'ils donnent à chacune de leur vie ? Ne les aident-ils pas à être davantage humains ? à être des personnes consciences, libres, maîtresses de leur destinée ? Ne travaillent-ils pas à une reconnaissance mutuelle de leurs différences, à une acceptation de leur altérité, à un œcuménisme civique, marque d'une vraie société. Je crois qu'il y a là un service de la société et un réel service de la cité.

Jacques Pelletier

Secrétaire Général de la Mission de France.

Au tout début, il y a de cela **40 ans** déjà !

Un livre « France, pays de mission », des abbés Daniel et Godin.

Une carte d'un chanoine, le Père Boulard,

carte situant les zones de pratique religieuse.

Au cœur ou au sommet des prises de conscience,

un archevêque, le cardinal Suhard.

Un séminaire,

des jeunes et des moins jeunes, venus de tous les coins de France.

C'est ainsi qu'à **Lisieux**, au cœur de la dernière guerre,

la **Mission de France** naissait.

La carte du chanoine en main, nous sommes partis sur le terrain,

sur des espaces humains, déchristianisés, disions-nous alors,

sur des espaces humains, significatifs de la non foi, dirions-nous aujourd'hui.

Nous sommes devenus : hommes des campagnes,

puis bientôt : hommes des villes,

des grandes banlieues ouvrières,

des grands chantiers et des océans.

Nous avons vécu,

nous vivons la folle aventure de la foi,

au milieu de mondes différents,

ici et ailleurs, au-delà de l'Hexagone.

Le tout vécu au long d'années difficiles, parfois éprouvantes.

Années pendant lesquelles,

la **Mission de l'Eglise**,

et surtout les manières de la mettre en œuvre,

furent souvent incomprises,

voire même fortement contestées.

L'Esprit nous a donné de tenir contre vents et marées,

de garder foi en l' **Avenir de l'Eglise**.

Puis, il y a eu vous !

Maintenant, il y a vous !

J'allais dire : il y a toi, **Association**,

petite fille de 14 ans, déjà grande !

Il y a vous toutes et vous tous des **Equipes associées**,

convaincus de l'urgence de la Mission,

engagés dans ce même combat pour l'**Evangile**.

Je me suis laissé dire
que les petites filles, même devenues grandes,
gardaient, au fond d'elles-mêmes, une certaine peur de l'obscurité,
la peur du noir.

Cela m'a fait comprendre quelques lignes de votre bulletin de liaison :

« Trop d'entre nous disent : « **M.D.F.** »

là où ils devraient dire « **Association** » ou « **Equipes associées** ».

Il ne s'agit surtout pas d'oublier ce que nous devons à la Mission de France :
sans elle, nous ne serions jamais nés.

Il ne s'agit, surtout pas non plus de nier combien nous sommes liés à elle,
et combien nous continuons à recevoir d'elle.

Mais, justement, c'est que nous ne sommes pas la **M.D.F.**... »

Pour moi, c'est clair !

La petite sœur, devenue grande,
n'entend pas rester dans l'ombre du grand frère,
du grand frère qui a déjà atteint la quarantaine.
Pour sa part, le grand frère n'en prend pas ombrage.
Il se dit même fier de la petite sœur devenue grande.

Mais comment ne pas marcher côte à côte,
quand on est frère et sœur ?

Quand on a en commun un sacré esprit de famille ?

Au long de notre marche,
au travers des sentiers de notre histoire, désormais commune,
nous ne cessons de nous croiser,
de nous rencontrer, de nous interpeller,
pas pour être les meilleurs, ni meilleurs que les autres,
mais, pour être **ensemble**,
responsables de l'**annonce de Jésus Christ**.

Vivre ensemble sur ces **espaces de non-foi**.

Assumer, sans relâche, la responsabilité missionnaire de l'Eglise,
en inventant sans cesse des **chemins nouveaux**,
ouverts à ceux et à celles qui douteraient d'une foi possible à vivre
et à célébrer aujourd'hui.

Ouvriers de la **Bonne Nouvelle**, par vocation, par conviction,
présents, par passion, à la vie des femmes et des hommes,
nous avons en commun
de travailler à une Eglise qui se fasse proche des plus démunis.

Ensemble, saurons-nous trouver des paroles simples et recevables
pour livrer le sens profond de notre présence,
de nos divers engagements ?
Des frères et sœurs qui marchent ensemble, ça va loin, très loin.
L'Eglise d'aujourd'hui a besoin de notre **réalisme** qui est **Partage**,
L'Eglise d'aujourd'hui a besoin de notre **dynamisme** qui est **Espérance**,
L'Eglise d'aujourd'hui a besoin de notre **Liberté**
pour vivre les **choix prioritaires des Béatitudes**.
Au cœur de ces choix : nous sommes particulièrement attentifs à
ceux qu'on appelle encore, parfois, « **les plus loin** »,
alors que nous sommes au milieu d'eux ;
ceux qui, au-delà de l'Hexagone, posent à l'Eglise les questions essentielles
sur les **hommes** écrasés par le sous-développement,
ou par des sociétés d'abondance,
sur les hommes **opprimés** ou **méprisés**.
Ces mots de **Khalil Gibran**
pourraient fournir l'esprit des rapports à développer
entre le grand frère et la petite sœur :
« **Aimez-vous l'un l'autre,**
mais ne faites pas de l'amour une entrave :
Qu'il soit plutôt une mer mouvante entre les rivages de vos âmes.
Emplissez chacun la coupe de l'autre
mais ne buvez pas à une seule coupe.
Partagez votre pain
mais ne mangez pas de la même miche ».

*Des
déplacements,
une
même
aventure*

Pierre Miot

Avoir été pendant 10 ans membre d'une équipe associée en Poitou et se retrouver aujourd'hui membre de l'équipe Mission de France de Savoie doit pouvoir s'expliquer autrement que par le désir de quitter la plaine pour rejoindre les montagnes, même si la montagne, en toutes saisons, ne manque pas de charme. Avoir vécu à quatre, en cohabitation, avec la responsabilité d'un secteur pastoral et se retrouver aujourd'hui sans responsabilité territoriale, dans une équipe en « habitat dispersé », laisse entendre qu'il s'est passé quelque chose.

Un chemin inattendu.

Il s'est, en effet, passé que mon travail aux P.T.T. m'a fait parcourir un chemin qui n'était pas envisagé au moment où m'était offerte, en 1968, la possibilité de ce genre de travail.

En équipe, nous avons fait, il est vrai, le choix du travail salarié et nous apprenions ensemble, tant bien que mal, à le vivre comme un moyen privilégié de remplir notre mission.

Peu à peu, il devenait impensable d'être présent au travail sans trouver sa place, avec d'autres, dans les actions qui visaient à en changer les conditions. Très rapidement et de plus en plus, la vie s'est chargée de ne pas nous laisser au seul partage des conditions de vie, mais à entrer dans le partage des aspirations, des luttes. Ce fut donc le temps de la découverte de l'action collective organisée. Et c'est au rythme de ces diverses prises de conscience que s'affinaient, en même temps, une nouvelle manière de vivre la foi en Jésus Christ et une nouvelle manière de vivre l'Eglise, et par voie de conséquence, une nouvelle manière de vivre le ministère.

Après la grande grève d'octobre-novembre 1974, à une époque où un tiers du personnel de la Poste était auxiliaire, la vieille revendication de la titularisation de ces auxiliaires trouvait un début de réponse, mais elle n'était pas sans contrainte puisqu'elle exigeait de quitter le pays, de « monter à Paris », comme on disait alors et, comme le disent encore aujourd'hui ceux et celles qui sont obligés d'en passer par là, sous peine de ne pas avoir accès à cet emploi.

Il y avait un choix à faire, et même si c'était à moi de l'assumer personnellement, beaucoup se trouvaient concernés, à commencer par l'équipe. Après échange et concertation, la décision du départ fut prise, un peu comme on cueille un fruit presque mûr.

Un besoin de cohérence.

A vrai dire, il ne pouvait guère en être autrement. Se battre pour que l'Administration mette en route un processus de titularisation et, au moment où il s'engage, en refuser la possibilité, ne relevait pas, à l'évidence, d'une attitude très conséquente. Une sorte de logique interne à la démarche entreprise appelait, à mon avis, cette forme de fidélité. La nécessité d'une cohérence, le respect des solidarités déjà nouées plaidaient dans le même sens. Des responsabilités d'ordre familial n'étaient pas en jeu pour moi, alors qu'elles constituaient une difficulté sérieuse pour beaucoup d'autres, mais par contre, à la réflexion, peut-être bien que se trouvaient en jeu des responsabilités de l'ordre de la mission ?

Sous le signe du départ.

Je crois avoir compris cette situation nouvelle qui s'imposait comme un lieu où une parole m'était adressée et j'ai cru y percevoir un appel à prolonger plus radicalement le choix du travail, un appel à sortir des sécurités et du style de vie dans lequel je finissais par prendre des habitudes, un appel, finalement, à courir le risque de vivre la foi en « terre étrangère » et d'y signifier le ministère avec d'autres accents. En fait, un appel, un peu à la manière d'Abraham, à me mettre en route, sans trop savoir où je serais conduit.

Ce fut d'abord dans un de ces grands Centres de Tri de la proche banlieue parisienne. C'est maintenant dans une petite ville de Haute-Savoie.

Le travail, et surtout l'activité syndicale qui s'y trouve liée m'ont amené à partager les espoirs et les luttes de tout un peuple qui vit, pour une bonne part, d'une autre foi que la mienne, une foi exprimée par un certain nombre de militants à travers le marxisme.

Ma perspective est d'être avec eux partie prenante du projet porté par mon organisation syndicale, et mon intention est d'y vivre, au nom de l'Eglise de Jésus-Christ, même si c'est pauvrement, la rencontre d'hommes et de femmes qui croient autrement, mais qui m'apprennent chaque jour que tout est situé dans une histoire et qu'il n'y a d'avancée que collective.

Avec d'autres croyants et dans une équipe.

Ce chemin se fait aussi avec des croyants, les prêtres ouvriers et la branche ouvrière du C.M.R., mais d'une façon plus particulière avec l'Association et la Mission de France. Si, aujourd'hui, je suis membre d'une équipe Mission de France, je crois pouvoir dire que c'est pour avoir la possibilité d'être questionné dans ma fidélité à l'Evangile, de ne pas m'enfermer dans la particularité de mes enracinements et de contribuer, modestement, au témoignage collectif de l'équipe dans le partage de la prière et des préoccupations de frères et de sœurs, situés différemment, mais qui portent passionnément le souci de l'avenir de la foi et de l'Eglise, en même temps que le souci de l'avenir de la mission.

Pourquoi quand même l'Association ?

Aujourd'hui, je ne suis plus dans une équipe associée et pourtant je me sens à l'aise dans l'Association, non pas comme un ancien, heureux de retrouver dans une amicale des compagnons avec qui il a fait un bout de route, ni comme un

isolé, un soldat perdu à la recherche de sa compagnie, mais beaucoup plus comme celui qui reste convaincu que l'Association est une source d'espérance dans nos diocèses et qu'il y a intérêt à la faire exister comme collectif.

L'acte de naissance de nos équipes part d'une visée fondamentale qui est celle même de la Mission de France. Les intuitions de départ ont pris chair dans l'actualité de nos choix et de nos engagements. Ce que nous cherchons à vivre, c'est le service de l'Eglise pour les hommes. Ce type de ministère est aujourd'hui, ici ou là, plus ou moins contesté. Il nous revient, avec une certaine urgence, d'exprimer le dynamisme qui nous habite pour faire droit aux exigences de la mission dans l'Eglise d'aujourd'hui. Et je conçois ma participation au Bureau Responsable de l'Association comme une manière de servir cette Eglise.

L'association est riche de toute une vitalité. Des itinéraires nouveaux se dessinent ici et là, ailleurs des cheminements intéressants sont en cours, les visages de l'Association se diversifient. Dans des contextes diocésains variés, à travers nos équipes, nous avançons dans un partage de vie plus dense, à la fois solidarité avec les pauvres et signe de l'Evangile. Car elle est bien là notre responsabilité première, la charge que nous avons à porter ensemble et qui fonde notre communion : l'homme à faire advenir et la rencontre de Jésus-Christ à rendre possible.

Si je considère, pour ma part, comme une chance immense le fait d'avoir pu rejoindre une équipe Mission de France où toutes ces questions sont portées en permanence, je n'en reste pas moins attaché à l'Association, sans doute à cause des liens qui se sont développés au fil des années, mais surtout à cause du chantier que nous avons ouvert et dont nous n'avons pas épuisé toutes les ressources : vivre l'enjeu de la foi et de l'Eglise sur le terrain de la vie des hommes.

Le souci du développement de l'Association, qui ne peut pas être un but en soi, l'attention aux équipes qui se cherchent ou s'ouvrent à des partenaires nouveaux n'ont d'autre justification que la nécessité de l'approfondissement et de la mise en œuvre des exigences de la mission.

Nos vies, il est bien évident, ont la coloration de nos quotidiens particuliers. Le tissu humain et ecclésial n'est pas le même pour chacun, ni pour chaque équipe. Si nous ne sommes pas tous embarqués sur le même bateau, nous sommes, à coup sûr, embarqués dans la même aventure, l'aventure de la foi à vivre en Eglise au cœur de nos solidarités.

Communauté religieuse et en équipe associée

Michèle Blanchard

Religieuses et religieux, nous sommes nombreux dans les équipes associées : une centaine (dont les 2/3 de femmes), nous représentons à peu près le tiers des membres de l'Association.

Une dizaine d'entre nous (religieuses, frères, prêtres religieux) se sont retrouvés quatre fois, depuis un an, pour regarder ce que cela veut dire, pour nous, d'être à la fois, en communauté religieuse et en équipe associée. Ce n'est pas par hasard, si nous vivons cette situation : des convictions nous y ont poussées. Des craintes s'expriment à notre égard : religieuses et frères, si nous avons un travail salarié, une maison semblable aux autres maisons, des engagements comme tout le monde, n'allons-nous pas devenir des laïcs ? Si nous nous référons à l'Association et à la M.D.F., n'allons-nous pas nous aligner sur les prêtres ? Voilà ce que nous entendons parfois. Quant à nous, notre recherche aboutit à ceci : « Religieuses, religieux, soyons-nous-mêmes, prenons toute notre place dans l'Association ».

Les apports de l'Association à notre vie religieuse ?

Ne parle-t-on pas trop souvent de « la vie religieuse » au singulier ? Nous faisons partie de Congrégation actives, non pas contemplatives, et la vie religieuse apostolique n'est pas évidente. On constate même actuellement des « marches-arrière », ou du moins des tentations... D'autant plus que certains courants, à l'heure actuelle, vont dans un tout autre sens que la présence au cœur du monde ;

et la diminution de nos effectifs pousse parfois au « repli » sur « nos maisons ». Pourtant, la plupart de nos Congrégations, à l'origine, étaient « pour la mission ». Sous diverses influences, on a de plus en plus mis au premier rang la vie commune et la contemplation. Le problème pour nous n'est-il pas de redonner la première place à la mission ? C'est là, que l'Association, peut nous apporter beaucoup.

« Bien que notre Congrégation soit apostolique, dit l'une de nous, elle ne suffit pas comme nourriture. Nous avons besoin de l'équipe associée comme d'un lieu de respiration missionnaire ». « J'ai toujours eu un regard ouvert, dit une autre, mais je trouve que, depuis qu'on est en équipe associée, nous sommes plus portées vers les démunis et les non-croyants. En particulier grâce à l'apport des prêtres-ouvriers ».

Un problème : il semble que tout ce qui touche la vie de notre communauté et de notre Congrégation, tient beaucoup de place dans nos vies, nos rencontres, nos réflexions. Peut-être, faut-il un peu réduire le nombre de nos rencontres de Congrégation. Il ne s'agit pas de sacrifier notre Vie Religieuse, mais bien de lui donner sa pleine dimension, en passant par autre chose qu'elle-même. Au lieu d'avoir peur de voir ses membres s'engager et réfléchir ailleurs et pas seulement en son sein, la congrégation devrait se réjouir. Au fond, il faut se défier de la suffisance ; un peu, comme dans un couple, chaque conjoint ne peut « suffire » à l'autre, en tout.

Au total, nous pouvons dire : « Mission... parler le langage des hommes d'aujourd'hui... être avec... » tout le monde en parle ; peut-être trop, justement, et ça risque de n'être que des mots. En équipes associées et avec la M.D.F., on se confronte et l'on a des documents communs auxquels se référer. Nous nous donnons des moyens pour nous obliger à vivre toujours plus et mieux la Mission, l'être avec...

Nos communautés locales ainsi « enrichies » par l'Association, peuvent à leur tour apporter beaucoup à la Congrégation entière. En retour, notre Vie Religieuse apporte, ou peut apporter à l'Association.

Les apports de la vie religieuse à l'Association :

Nous sommes sans doute les plus mal placés pour dire ce que la Vie Religieuse peut apporter à l'Association. Aussi, nous avons interrogé...

« Chez nous, dit une religieuse, les prêtres trouvent que l'arrivée d'une communauté religieuse a donné à leur équipe une nouvelle dimension, en particulier

pour ce qui est de la vie de prière et de leur vie d'équipe. Une certaine façon aussi d'être avec les gens. En effet, les prêtres sont territoriaux, aux prises avec des problèmes d'Eglise, d'organisation de la Communauté Chrétienne... Nous, nous sommes plus libres vis-à-vis de ces responsabilités ; nous sommes situées d'emblée là où sont possibles une première annonce de l'Évangile et une première forme d'Eglise. Dans la réflexion, ces deux manières de se situer se sentent. Pourtant, certains des prêtres sont aussi au travail et cela a marqué beaucoup leur façon d'être en Eglise : célébration, accueil des gens, relations..., etc. Mais leurs responsabilités ecclésiales sont tellement absorbantes qu'elles occupent une grande part de leur recherche ; tandis que nous, par notre situation même, nous sommes continuellement dans la vie des gens et cela semble aider les prêtres ». On note une tendance à embrigader les religieuses dans la pastorale. Cela rejoint la question parfois posée à propos des prêtres-ouvriers : « Pourquoi des P.O., alors qu'il n'y a plus assez de prêtre ? ».

On dénonce cette erreur qui consiste à faire appel à des religieuses pour suppléer ou décharger les prêtres. Heureusement, il y a de plus en plus de réactions en sens opposé. Par exemple, celle d'un responsable de secteur rural disant aux religieuses : « On ne veut pas que vous deveniez des curés-bis ». Quant à elle, une responsable de religieuses dit : « Il est vrai que bien des tâches pastorales appellent. Mais tout le monde n'est pas fait pour ça. Et, puis, ce n'est peut-être pas notre mission. Il faut prendre le problème tout autrement, regarder l'ensemble des besoins de la mission et chercher qui peut faire quoi, en tenant compte des charismes, celui de la Congrégation et ceux des personnes... ». Ainsi, la vie religieuse ne se situe pas n'importe comment dans ses relations aux équipes. Nous pourrions parler aussi de l'apport féminin dans les équipes associées. Un apport par les religieuses, comme par les autres femmes. Important, a-t-on dit, car il faut craindre une Eglise pensée uniquement par des cerveaux d'hommes et bâtie uniquement par des actions d'hommes.

Enfin, dans les équipes associées, qui sont diocésaines, il peut arriver que des religieuses et religieux, parce qu'ils ne dépendent pas de la même manière de l'évêque, donnent à l'équipe plus de liberté, et parfois lui permettent tout bêtement d'exister.

Ce ne sont que quelques aperçus ? Il faudrait partager beaucoup d'autres choses sur cet apport mutuel, mais aussi sur les tensions qu'il peut y avoir entre vie religieuse et association ; et surtout, sur les conditions pour qu'elles s'enrichissent l'une l'autre, pour le plus grand bien des femmes et des hommes dont nous sommes solidaires dans la vie de tous les jours.

La démarche missionnaire

Réflexions

Michel Dagrás

A la fois théologien, professeur à l'Institut Catholique de Toulouse, et animateur dans un organisme de formation permanente. Il participe habituellement à la vie d'une équipe Mission de France.

Il m'a semblé hier entendre de la bouche du philosophe — ce devait être une citation — « J'ai touché le Saint Esprit et ça m'a chatouillé ». Il est probable qu'il s'agit là d'une façon de parler et si jamais il s'agissait d'une expérience réelle, il serait sage de la soumettre à la critique d'une investigation proprement humaine. A ne pas le faire, en tout cas, nous risquerions d'avoir des problèmes en confondant réalités humaines et réalités de la foi, même si nous le savons elles sont intimement mêlées ! Eh bien, c'est justement à ce genre de discernement que je voudrais me livrer ce matin, non pas sur la perception surprenante des chatouilles pneumatologiques, mais à propos de la question radicale de la Mission.

L'équipe théologique M.D.F. dans sa réflexion sur les propositions de Gérard Defois à Lourdes 81 (1) remarque : « Les missiologues ont essayé de comprendre la complexité des motifs étrangers qui se cachaient derrière l'obéissance à l'appel divin d'enseigner toutes les nations ». Je crois qu'il serait intéressant de partir à la recherche de ces motifs étrangers. Nous n'aurons certainement pas le temps de le faire convenablement, mais l'invitation reste pressante pour entreprendre un tel discernement en vue de répondre de la façon la plus convenable possible à cette question radicale : Pourquoi la Mission ?

(1) L.A.C. n° 98.

Remarquons au passage que la citation porte : « l'obéissance à l'appel divin d'enseigner toutes les nations ». Effectivement, on a très souvent fait reposer sur cet appel impératif situé à la fin des synoptiques, l'essentiel de la motivation missionnaire. Nous verrons qu'il existe bien des raisons de ne pas se limiter à cet impératif catégorique.

Notre démarche sera la suivante : d'abord déblayer le terrain de la question fondamentale : Pourquoi la Mission ? — Pourquoi en un seul mot, car on pourrait aussi séparer les deux syllabes et viser le but poursuivi par la Mission — Quelles sont les racines, et les sources de la Mission ?

Ensuite, sur la base de cette première réflexion, nous reprendrons la question du fameux « être avec » dont on n'épuisera jamais la méditation, mais qui trouvera, espérons-le, des éclairages utiles dans notre première démarche sur « pourquoi la Mission ». L'opération sera donc de type déductif. Mais une fois en passant, retrouver de vieilles habitudes ne nous fera certainement pas de mal...

La mission, pourquoi ?

Je vous propose un chemin en deux étapes. La première historique en m'excusant d'avance pour les simplifications et les caricatures auxquelles je risque de soumettre la « vérité » (!) historique. Il s'agira de reconnaître dans la tradition missionnaire de l'Eglise les « raisons humaines » qui ont motivé les missionnaires et qui certainement nous motivent encore sans que soient annulées pour autant les « raisons évangéliques ».

Dans une deuxième étape, nous aborderons la question proprement théologique : « Pourquoi la Mission » ?

Quitte à simplifier à outrance, il semble que les débuts de l'évangélisation mettent en scène des hommes habités par la foi au Christ et qui se lancent dans une courageuse opération de propagation de son Evangile. Leur comportement est un écho concret au cri de Saint Paul : « Malheur à moi si je n'évangélise pas », et ils évangélisent ou plutôt, en toute rigueur de terme, ils « annoncent l'Evangile ».

En fait, à y regarder de près et par le biais des ministères on constate une double dynamique : l'une expansionniste et itinérante, celle des apôtres, l'autre beaucoup plus sédentaire qui voit l'Eglise se structurer en communautés implantées localement, celle des presbytères.

L'évangélisation semble ensuite prendre une autre tournure lorsque, avec la fin des persécutions « l'Eglise sort des catacombes », et peut se présenter au grand jour. Elle obtient droit de cité et connaît alors un certain nombre de collusions avec les pouvoirs séculiers. Il s'ensuit une sorte d'établissement, très complexe d'ailleurs, où les activités missionnaires promeuvent une acculturation de la foi. On voit ainsi : « l'Eglise passer aux barbares ». Mais le phénomène se concrétise dans une sorte de géo-politique qui installe l'Eglise dans ce qu'on appellera plus tard la chrétienté. Hors de ses frontières s'étendent des océans où se tiennent les Mahométans, que l'on appelle d'ailleurs, les infidèles. Les distinctions et les définitions sont simples ! Reconnaissons toutefois dans l'événement, l'effet d'une sorte de Pentecôte, dans la mesure où la foi arrive à se dire, avec des bonheurs et des malheurs divers dans les langages et les cultures d'une époque. Nous pourrions à ce propos saluer avec quelque admiration l'œuvre de Saint Thomas qui parvient à formuler la foi dans un langage philosophique de son temps, en notant que ce langage lui vient d'Aristote après avoir transité par les Arabes ! Par ailleurs la somme théologique est structurée par des questions qui se posent à l'époque. Il y a là un style de démarche fort intéressant. Aussi en se fixant aujourd'hui sur le contenu et le langage de la somme théologique et en les transportant tels quels dans nos problématiques actuelles, commettrions-nous une sorte d'erreur et même d'insulte à la mémoire de Saint Thomas qui, lui, récuserait certainement s'il vivait aujourd'hui ce type d'usage des monuments de la Tradition.

En tout cas, il nous faut insister sur ce souci traditionnel dans l'Eglise, même lorsqu'elle « s'installe » de dire et de vivre la foi dans les cultures des hommes de l'époque. Il faudra ainsi attendre assez tard pour trouver des représentations de scènes ou de personnages bibliques autrement que dans les costumes locaux. Si nous représentions aujourd'hui une crèche avec les costumes actuels, nous retrouverions tout simplement l'esprit médiéval et son réflexe d'inculturation de la foi.

Vint le choc de la découverte des « nouveaux mondes », des « terres inconnues ». La problématique missionnaire se pose alors pour une part en termes d'angoisse : comment se peut-il que tant de populations n'aient pas connu la possibilité de croire au Christ ? Or l'angoisse et la peur sont source d'agressivité. Tout se passe en effet comme si la fragilisation éprouvée de voir l'unique vérité relativisée par la découverte de populations qui ne la partageaient pas, provoquant un réflexe de défense, celui de faire entrer au plus vite ces païens dans le sein de l'Eglise, hors de laquelle ils ne sauraient être sauvés ? Comment tolérer en effet des différences d'option aussi radicales — alors que l'on est sûr de posséder la vérité ?

La dynamique de la mission tend alors à se conjuguer avec les conquêtes de l'époque et nous trouvons avec quelque stupeur des textes assez curieux comme le « Requerimiento » qui demandait aux Indiens de bien vouloir se convertir sous peine d'être traités en esclaves.

A l'intérieur même de la chrétienté nous constatons des comportements qui semblent eux aussi être redevables du même type d'angoisse. Ceux qui pour une raison ou autre, quittent la foi de l'Eglise en sont bien souvent victimes car il faut les réintégrer au plus vite possible, même manu militari, ou les faire disparaître et les guerres de religion nous le rappellent sans fard !

Considérer ces comportements comme généraux et permanents de la part de toute l'Eglise serait absolument faux. Il est important de constater en effet, au milieu même de tous ces malheurs, des attitudes remarquables qui témoignent de tout autre chose. Souvenons-nous de Las Casas en Amérique du Sud, du Père Labat dans les Antilles ou encore le Cardinal Ingoli fondateur de la Congrégation de la Propagande. Ce dernier écrivit des recommandations qui n'ont hélas pas toujours été pratiquées, mais auxquelles on pourrait recourir aujourd'hui sans en toucher une lettre : « Quoi de plus absurde que d'introduire chez les Chinois la France, l'Espagne ou l'Italie ou quelque autre partie de l'Europe. Ce n'est pas cela que vous devez introduire c'est la foi, qui ne lèse les liturgies et les coutumes pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises et qui veut au contraire qu'elles soient protégées ! » Il interdit même d'enseigner la Foi dans une autre langue que celle des indigènes, et si jamais des chrétiens convertis s'avéraient suffisamment instruits pour accéder aux ordres sacrés, il recommande surtout de ne pas les envoyer à Rome, afin qu'ils n'y prennent pas les mauvaises habitudes de la Curie.

Pourtant la permanence de cette attitude pressante demeure et l'on pourrait toujours en simplifiant à l'extrême situer dans cette mouvance notre XIX^e siècle si généreusement missionnaire où l'on s'est déménagé en mission beaucoup plus que l'on est parti en mission, en imposant à l'extérieur des modes de penser et de vivre, de prier et d'exprimer la foi, qui étaient proprement occidentaux. En effet, dans ce même XIX^e siècle des promoteurs missionnaires aussi important que le Père Lieberman ou le Cardinal Lavigerie (et ils ne sont certainement pas les seuls) disent tout autre chose et s'expriment bien autrement que dans un sens « colonialiste » et retrouvent les intuitions et même les expressions du Cardinal Ingoli. Pourtant les perspectives propagandiste arrivent jusqu'à nous. Qui ne se souvient dans les débuts de l'Action Catholique de ces cantiques proclamant : « nous referons Chrétiens nos frères ». Les qualités de générosité et de sincérité des personnes ne sont bien entendu pas en cause, et malgré les critiques que nous pouvons formuler à l'égard de leurs méthodes missionnaires, il reste que la foi dont nous vivons nous a été transmise par

eux. N'oublions pas que les situations pures n'existent pas et que nous sommes, jusqu'à preuve du contraire, sous le régime de la parabole du bon grain et de l'ivraie.

Reste que la question doctrinale en ressort avivée, et elle est apparue hier soir, nette et sans détour. Qu'en est-il de la nécessité de l'Évangélisation ? Pourquoi la Mission ?

Si, disparaît la peur de la différence de ceux qui ne partagent pas notre foi et qu'à la réflexion on ne peut vraiment pas tous les envoyer en enfer, qu'en est-il de la nécessité de l'évangélisation.

Lorsqu'à l'époque de Saint Thomas, on affirmait que lorsqu'un homme faisait le bien, Dieu ne lui refusait pas la grâce, on relativisait la nécessité de l'évangélisation. Quand Saint Thomas écrit lui-même dans un texte rarement cité aujourd'hui, que la première chose qui doit se présenter à quelqu'un quand il arrive à l'âge de raison c'est de délibérer sur lui-même, et s'il oriente alors sa vie vers la fin qui lui paraît bonne, autant qu'il peut le discerner comme telle. Dieu ne lui refuse pas la grâce dont découle la rémission du péché originel. Il y aurait donc Salut sans connaissance obligatoire de l'Évangile. Cette conviction court d'ailleurs tout au long de la Tradition de l'Église, jusque dans *Lumen Gentium* constitution doctrinal d'un concile œcuménique, disant des païens : « Tout ce qu'ils font de bon et de vrai, l'Église le considère comme une préparation évangélique, et comme un don de celui qui éclaire tout homme, afin qu'il ait la vie » (L.G. 16).

Don de Dieu ? Il n'y a pas d'autre don de Dieu que lui-même !

Mais alors pourquoi donc la mission ? Pourquoi persister à ressortir sans cesse l'impératif : « Allez évangéliser toutes les nations ». Un théologien espagnol Santos a remarqué fort judicieusement que : « Si la foi est tellement nécessaire au salut, pourquoi tant d'hommes n'ont jamais eu la possibilité d'y accéder. Le plan de Dieu serait-il un considérable échec ? Et si la foi n'est pas tellement nécessaire au salut, pourquoi partir en mission et fonder l'exigence missionnaire sur un impératif aussi catégorique ? » Cette question est apparue hier comme étant la nôtre. Nous ne pouvons l'éluder.

Pourquoi en effet engager notre vie et investir nos énergies comme nous le faisons, avec les sacrifices humains que cela représente, si les personnes et les groupes au milieu desquels nous nous trouvons vivent à peu près heureux tels qu'ils sont et connaîtront un jour la réalité du salut... Certes un groupe hier contestait ce bonheur : « ils ne peuvent pas être véritablement heureux, d'ailleurs ils ne le sont pas » ...allons, allons, qui parmi nous ne connaît pas de gens, athées convaincus et au moins aussi heureux et épanouis que nous le sommes... et parfois (souvent ?) plus ? Nous ne sommes pas là pour faire des statis-

tiques, mais n'en existerait-il qu'un, cela suffirait à relativiser, au moins vue sous cet aspect, l'exigence du dynamisme missionnaire.

Les choses ne sont donc pas aussi claires qu'il apparaît à première vue. Des raisons multiples et profondément humaines, de sécurité en particulier, d'assurance par rapport à notre propre vérité, commandent pour une part notre dynamisme missionnaire, et nous le savons fort bien, plus quelqu'un apparaît sûr de sa vérité et veut convaincre les autres, plus il est probable qu'il s'auto-suggestionne, car il a peur que sa conviction soit fragile, et s'assure et se sécurise en essayant de persuader les autres. Le prosélytisme est ainsi fréquemment, le signe d'une peur.

Pourquoi la Mission aujourd'hui ?

Ouvrons des perspectives de réponse, en reprenant un certain nombre de vérités élémentaires de notre foi, non pas pour décliner un credo, mais pour retrouver une source.

Au cœur de la foi chrétienne se tient un mystère qui associe un certain nombre de certitudes élémentaires.

La première, c'est que Dieu existe. Peut-être ne savons-nous pas comment le dire aujourd'hui, mais nous partageons cette conviction intime, qu'il existe et vient faire alliance avec l'homme. Dieu existe et se révèle comme un amour. Il multiplie pour cela les alliances avec l'homme. Au sommet de cette révélation apparaît le Christ, alliance parfaite entre Dieu et l'homme. Le Christ — et c'est la troisième certitude — est Ressuscité, c'est-à-dire que l'alliance entre Dieu et l'homme n'est pas une affaire reléguée dans un passé révolu. Elle est vivante aujourd'hui. Le Christ est vivant parmi nous, aujourd'hui jusqu'à la fin des siècles. Qu'il soit au ciel, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts, n'empêche pas qu'il soit en même temps et tout autant parmi nous jusqu'à la fin des siècles.

Méditer sur cette alliance entre Dieu et l'homme, révélée en Jésus Christ, met en lumière quelques caractéristiques propres à la foi et à l'amour selon l'Évangile.

D'abord cette alliance respecte les partenaires. En Jésus Christ Dieu reste Dieu et l'homme reste l'homme. C'est même là tout le mystère de l'Incarnation. Adhérer au Christ, n'altérera donc pas ni ce que nous sommes, ni ce qu'il est.

L'Église, sacrement du Christ restera ainsi société de pécheurs, mais profondément unie à celui qui est sans péché. L'Église n'est pas le Christ même si l'on peut dire, selon la symbolique des noces appliquée au Christ et à l'Église, qu'ils ne sont plus deux, mais une seule chair.

Le chrétien accueille avec amour, cet amour de Dieu selon le cri de Jérémie : « Tu m'as séduit Yaweh et je me suis laissé séduire » ; Dieu a pris l'initiative mais Jérémie y consent. Voilà notre foi, souvent, balbutiante, tâtonnante, enténébrée d'approximations et d'erreurs, de péché, mais suffisamment réelle pour nous engager dans l'aventure de l'expérience chrétienne.

C'est ici me semble-t-il que s'enracine la motivation missionnaire essentielle non pas comme une polarisation sur le salut des hommes, ni comme le bonheur de voir la bonne nouvelle se propager, mais d'abord comme la conséquence irréductible d'un amour vécu avec le Christ, missionnaire du Père.

Aimer quelqu'un, c'est partager sa condition, et sa vie. Aimer c'est être et vivre avec. Ainsi la foi chrétienne nous associe-t-elle au Christ pour nous faire compagnons de sa route, plus encore membres de son corps, Fils dans le Fils. Suivre le Christ ne signifie donc pas courir après lui ou imiter un modèle mais bien vivre avec lui, être habité par Lui. « Malheur à moi si je n'évangélise pas » fait ainsi écho à « ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». Voilà le motif missionnaire fondamental. Il provient de ce qu'entre Dieu et nous, entre Dieu et l'Eglise, grâce à l'Esprit de Jésus Christ s'expérimente un amour et au titre de cet amour il s'ensuit un partage de la vie de celui qu'on aime. Il est missionnaire, nous nous retrouvons donc par définition, par nature, missionnaires.

Les autres motivations ne sont pas disqualifiées pour autant : le salut du monde, la découverte consciente des finalités de l'histoire selon l'Evangile, l'épanouissement d'une société où chacun sera respecté comme image de Dieu demeurent comme des stimulants et des raisons particulièrement nobles et solides de l'engagement apostolique mais, en amont de tout cela, à la source de ces motifs, se tient un amour irréductible. La mission ne se fondera donc jamais sur un système doctrinal à propager, pas plus qu'elle ne sera le fait de stratégies pastorales élaborées, mais elle proviendra d'un amour et exprimera ce vivre avec, essentiel, hors duquel elle perdrait sens. On comprend l'affirmation conciliaire, que l'on se contente parfois de citer sans essayer de la justifier : « la vocation chrétienne est par nature vocation à l'apostolat... » car il est dans la nature de la foi de partager la vie du Christ qui est le missionnaire du Père, et un chrétien qui ne serait pas missionnaire serait un chrétien dénaturé ; or lorsque nous plaçons pour qu'il y ait dans l'Eglise des lieux qui témoignent de la mission, nous dérivons car la Mission n'est pas affaire de lieux d'Eglise mais de toute l'Eglise sans exception ; « de sa nature l'Eglise est missionnaire ». Voilà encore une proposition du Concile (au n° 2 du Décret sur l'Activité Missionnaire), elle serait donc aussitôt dénaturée... Tant qu'elle réserve à des instances privilégiées ou spécialisées le soin de témoigner de ce qu'est la mission, elle met en cause son identité.

Le Concile précise encore (Décret sur l'apostolat des laïcs n° 4) : « Il est évident que la fécondité de l'apostolat dépend de l'union vitale avec le Christ ». Voilà bien souligné encore le pourquoi de la mission. D'où la vérité élémentaire, sans cesse oubliée, ou plutôt, sans cesse enfouie sous d'autres préoccupations beaucoup plus stratégiques et opératoires que la mission est une dynamique qui prend nécessairement sa source dans une vie spirituelle et une mystique. Pas de mission sans prière, ni contemplation, et non seulement sans institutions ni stratégies.

Peut-être avons-nous à ce sujet quelques questions à maintenir vivaves.

A propos de " être avec "

Si ce qui vient d'être observé à quelque valeur nous voici invités à partir en mission comme on va en prière ce qui correspond à une inversion, pour ne pas dire une conversion de l'attitude « classique » (mettons classique entre guillemets, car, dans le droit fil de la tradition de l'Eglise nous trouverions certainement autre chose).

Pour contempler la présence du ressuscité, nous avons besoin d'être habités par Lui, par son Esprit, par sa Lumière. Le premier missionné, est donc le missionnaire.

Nous croyons que le Christ aime tout homme et que par sa résurrection, il se sacramentalise en tout homme, hormis le péché. Partir en mission c'est donc aller le rencontrer, tout simplement pour vivre la foi.

A ne voir ses traits que sous ceux des personnes et des groupes côtoyés habituellement, nous ne trouverions qu'un aspect de son visage. L'aimer c'est désirer en voir et en connaître plus. Du coup, nous voici en mission comme des pauvres. Il nous manque quelque chose, un peu comme celui qui aime a vraiment besoin de l'autre pour être lui-même. Ceci est spécifique de la foi et établit une relation intime entre la Pentecôte et la recherche du visage du Ressuscité. Nous comprenons également que le premier commandement, depuis les plus lointaines approches de l'Ancien Testament, commence par cet impératif : Ecoute, Ecoute Israël, tu aimeras... Celui qui n'écoute pas ne peut pas connaître ce qu'est la foi. La mission commence d'abord comme « écoute ».

Accueil et annonce... voilà la logique profonde de ce qu'est la foi et donc la mission. Voilà également, en écho avec ce premier éclairage sur « pourquoi la mission », une conséquence, première, sur le fameux « être avec ». Un être

avec, non pas d'abord pour apporter, mais pour recevoir. Non pas pour communiquer, mais pour contempler. L'attention à la vie, la révision de vie, méritent de trouver ainsi leur source véritable dans la foi en la résurrection, et non de limiter leurs pratiques à des techniques, des procédures ou des grilles, fort utiles mais secondes par rapport à l'essentiel.

Allons plus loin en observant que la motivation missionnaire ne nous engage pas seulement à préciser le fondement mystique de l'être avec mais encore à préciser le fonctionnement missionnaire lui-même.

A la lumière de ce qui précède, la manière de faire du Christ dans l'Évangile ne devient pas en effet une référence à imiter, mais une exigence à vivre. Puisque c'est lui qui nous habite aujourd'hui et veut passer par nous il veut inscrire dans notre histoire par nos témoignages missionnaires ses façons d'être et d'agir. Or il a communiqué avec l'homme en toute chose, hormis le péché ; peut-être faut-il vérifier que notre être-avec est, à ce point de vue, critique permanente du péché de l'homme.

Hier dans les groupes il fut question de l'argent, de la mort, de l'attitude curieuse constatée aujourd'hui par rapport à la mort, comme si un transfert de tabous, du sexuel au mortel, s'était opéré en quelques décennies (un tabou, c'est ce qu'il ne faut pas voir, dont il ne faut pas parler). Combien rares sont les médecins et parfois même les infirmières qui ont « vu » mourir quelqu'un. Ainsi la première urgence devant de graves mutilations de l'homme est-elle de reconstituer l'homme, de lui permettre de redevenir profondément ce qu'il est ; l'être-avec annonce de l'Évangile sera toujours une attitude critique. Les évêques tout récemment ont écrit sur la situation sociale et suggéré quelques comportements concrets. Peut-être s'agit-il justement de cela. Appeler l'homme à être véritablement homme.

Le Christ responsabilise ses interlocuteurs en posant des questions à la manière d'un demandeur : « donne-moi à boire », « de quoi discutiez-vous en chemin ? », « Viens, suis-moi », c'est-à-dire « Veux-tu me suivre », comme le montre la rencontre avec le jeune homme riche. Questionner, attendre une réponse rend l'autre responsable ; il n'y a rien de tel pour valoriser quelqu'un, ainsi le Christ vit-il un être-avec qui fait exister l'autre. Toutes les problématiques des théologies de la libération devraient placer leur centre de gravité à ce point là. C'est proclamer que l'homme soit pour qu'advienne le chrétien, en sachant bien entendu que les deux se construisent ensemble.

L'être-avec du Christ rend ainsi pauvre et assoiffé. Le Christ ne se contente pas de bénir ceux qu'il rencontre, même s'ils font le bien, il invite toujours à aller plus loin. Son « va plus loin » est d'ailleurs troublant car il propulse au-delà des compréhensions humaines. Lorsque Pierre est invité à repartir au large

il aurait pu humainement réagir en fonction de sa compétence de marin pêcheur et refuser la demande du Christ. Pierre part quand même. Donc l'être-avec ne sera pas confortable car il entraîne vers Dieu, avec Dieu, loin des **sécurités séculières**.

Reste une troisième approche possible de cet être-avec missionnaire. Je l'intitule : « de la chasteté ». A l'évidence on a besoin des autres pour être soi-même. Notre différence a besoin pour grandir du contact avec la différence des autres, sinon, nous ne sortirons pas de nous-mêmes et nous ne progresserions pas, ce qui d'ailleurs, soit dit en passant est l'un des maux de notre siècle car nous rejetons bien souvent les différences en les percevant plus comme antagonismes que comme complémentarités. Les face à face télévisés offrent ainsi, souvent, l'exemple le mieux réussi de ce qu'est l'anti-communication.

Or la différence est d'abord une richesse et respecter la différence implique une certaine séparation de l'autre pour le respecter tel qu'il est et ne pas le récupérer de façon fusionnelle ou ne pas se laisser récupérer de la même manière. Là se tiennent les racines de la chasteté. Accepter l'autre et le vouloir dans sa différence sans se l'approprier, sans s'imposer à lui. Non pas se reproduire (fais comme je veux, ou comme j'estime qu'il est bon de faire) mais créer, engendrer, permettre à l'autre de se réaliser lui-même. Dieu nous aime d'un amour chaste, il nous respecte. En Jésus Christ, l'homme et Dieu se rencontrent de façon chaste, ils se respectent. Ceci n'empêche pas la profondeur du lien qui les unit. La mission sera donc chaste, ou elle ne sera pas chrétienne. La Pentecôte est une chasteté dans son principe même, puisqu'elle respecte une diversité. Elle n'uniformise pas. Elle récuse les simplifications fusionnelles. Ceci pose bien sûr des questions directes sur nos façons de vivre en équipe, de vivre le ministère. Hier, dans les carrefours, la question de l'incapacité d'aller loin quand on vit en équipe, est en effet assez souvent revenue, comme si une espèce de pudeur nous empêchait d'aller plus loin, d'échanger sur la foi, sur notre vie personnelle. Il y a certes à cela des raisons plus que légitimes car on ne peut être n'importe comment avec n'importe qui, et même lorsqu'on vit avec d'autres tous les jours, il est respectable de préserver la réalité d'un jardin secret.

Il n'empêche que manque souvent (et ce n'est pas forcément de notre faute — la formation a joué pour cela), l'acceptation de l'autre dans sa vérité et sa différence. Ce qui nous manque, c'est finalement un certain apprentissage de la chasteté. Nous en avons un du célibat, moins peut-être de la chasteté. En tout cas, une Eglise ne sera catholique, et nous ne pouvons être catholiques, que sur la base de cette exigence...

transformés

La lettre aux Communautés franchit un seuil par ce centième numéro de la nouvelle série.

Le Comité de rédaction a pensé que nous pourrions passer ce cap en interrogeant quelques membres de la Mission de France sur leurs options et leurs itinéraires.

Nous leur avons posé ces trois questions :

1. *Pourquoi tu es venu à la Mission de France ?*

Et par quels chemins ?

2. *Depuis cette initiative personnelle quels déplacements géographiques, sociaux, psychologiques et spirituels se sont opérés dans ta vie ?*

3. *Comment ces prises de conscience t'ont-elles façonné :*

aussi bien en ce qui concerne ta façon d'exercer le Ministère presbytéral ou ta vocation de laïc que ta manière d'envisager l'Eglise de demain et peut-être de la faire naître aujourd'hui ?

En toute simplicité des jeunes et des anciens ont répondu à notre sollicitation.

En relatant des événements, des rencontres privilégiés, ils nous font part des appels entendus au cours de leur existence.

Ce bouquet d'expressions est très coloré :

Des prêtres de plusieurs générations, de l'octogénaire à celui qui avait vingt ans en mai 68.

Des laïcs dans l'enseignement au prêtre ouvrier dans la construction navale.

Tous manifestent que la foi est toujours au départ et l'espérance un voyage

qui peut conduire des montagnes de Savoie jusqu'en Amérique latine.

J'avais 54 ans quand j'ai demandé mon incardination à la Mission de France. Voici les étapes de mon itinéraire :

En 1923, je suis séminariste au séminaire de Saint-Sulpice, lorsque paraît la première édition des « Ecrits Spirituels de Charles de Foucauld, ermite au Sahara, apôtre des Touaregs ». Pendant toute l'année 1923-1924 ce fut mon livre quotidien, je le lis par toutes petites doses, comme goutte à goutte, quelques lignes chaque jour : c'est ma première initiation à l'esprit de Nazareth, la graine enfouie dans le sol, que j'ai retrouvé plus tard à Lisieux.

Je suis à peine sorti du séminaire, que l'abbé Guérin, dont j'avais été le condisciple au séminaire, lance la J.O.C. en France : témoignage de l'évangile dans la vie.

Je suis nommé vicaire de paroisse. Là, je dois faire face à une tâche assez éprouvante de service paroissial et d'animation d'œuvres de jeunesse dans de très mauvaises conditions matérielles et des soucis d'argent. Je me débats *seul*, aucune relation de confiance entre mon curé et moi ; ma vie spirituelle se détériore, j'ai des hauts et des bas, finalement je coule. Je m'attache à une fille bien plus jeune que moi. Nous décidons de partir ensemble, mais au dernier moment, elle, plus raisonnable que moi, refuse. Je pars seul, j'erre... et j'échoue dans un petit pèlerinage à Notre-Dame où des pères m'accueillent dans leur maison de retraite spirituelle.

De ce gâchis je retiens :

- la conviction que je ne puis me tenir en équilibre humain et religieux qu'en partage de vie fraternelle avec des prêtres, des frères,
- la profonde solidarité que je garde aujourd'hui avec les prêtres qui ont quitté la vie ecclésiale pour une raison ou pour une autre. Je suis leur frère.

Une année sabbatique m'est accordée, au cours de laquelle je change de diocèse et suis accueilli par Mgr Dubourg à Marseille, où je resterai 21 ans. Je deviens membre du petit groupe de prêtres diocésains d'esprit communautaire.

La guerre. Je participe à la résistance dans le réseau CDM (camouflage du matériel). Dénoncé à la Gestapo, je me cache sous un faux nom dans le Limousin, où je suis quelques mois curé. C'est mon premier engagement avec une certaine coloration politique.

En 1947, je suis nommé curé de St-Michel à Marseille. Je demande à l'évêque de n'envoyer à St-Michel que des prêtres volontaires pour *faire équipe*. Le premier à venir est André Gence, suivi de Pierre Gallocher. Nous sommes très liés aux prêtres ouvriers de Marseille. Je vais voir le père Augros et je participe aux sessions Mission de France de Lisieux.

Pierre Judet et Maurice Batigne, venus du Séminaire de Lisieux, rejoignent l'équipe tandis que, de Besançon, Mgr Dubourg nous envoie Milo Courquet et Nicolas Obermeyer, et que de Marseille nous rejoint Aubin Briegne. Les prêtres vivent en équipe très fraternelle avec les religieuses et les laïcs. Tous participent activement à ce qui fait la vie du quartier et sont ouverts aux problèmes de l'heure.

Nous, c'est-à-dire laïcs, religieuses, prêtres, participons activement au Mouvement de la Paix (c'est le temps de la guerre d'Indochine), ce qui nous met en relations d'estime réciproque et même d'amitié avec des militants communistes du quartier. Nous entrons dans la dynamique de la décolonisation. Nous sommes membres actifs des comités de quartier. Nous sommes solidaires des prêtres ouvriers (c'est la crise de 54).

Sur le plan vie paroissiale, nous supprimons les classes de mariage et d'enterrement et nous instaurons la gratuité de tous les actes du culte. Notre liturgie est aussi participative que possible dans les limites imposées à l'époque.

Dans les quartiers se constituent peu à peu des groupes de base, où les chrétiens se retrouvent pour prier, partager leur foi, s'aider mutuellement et se mettre au service des malades et de ceux qui sont dans la gêne.

Plusieurs fois par an, ces petites communautés se rassemblent en assemblée générale, où sont débattus les problèmes du quartier et de la paroisse et prises les orientations importantes.

Nous sommes en lien avec les paroisses et les équipes animées par l'esprit Mission de France.

C'est alors que la Mission de France reçoit de Rome son caractère d'institution d'Eglise. Il nous faut donc choisir : ou rester prêtres du diocèse de Marseille, ou demander notre incardination à la Mission de France.

Tous, nous demandons notre incardination à la Mission de France.

Après mon incardination à la Mission de France, quels déplacements géographiques, psychologiques et spirituels dans ma vie ?

Peu après notre incardination, en 1956, Pierre Judet, Maurice Batigne et moi devons quitter Marseille, sur décision de l'archevêque. Philippe de Fontanges me remplace.

Avec Francis Corenwinder je suis envoyé à Grenoble. L'évêché nous confie trois quartiers à la limite sud de Grenoble pour en faire une nouvelle paroisse. Pierre Judet nous rejoint, il suivra des cours en faculté. Les circonstances font que nous n'aurons pas à nous engager sur les grands problèmes du monde, mais nous pourrions être, beaucoup plus qu'à Marseille, en fraternité quotidienne, par notre style de vie, avec tous les habitants.

Notre logement rustique est modeste et nous le partageons avec un algérien et une famille ; nous célébrons la messe dans une ancienne étable ; après avoir travaillé avec les gens du quartier à transformer une grange en lieu de culte modeste mais digne, nous gagnons notre vie par notre travail ; Francis est maçon à mi-temps ; je fais à domicile des écritures pour le cadastre.

Nous participons à la vie du quartier, en nous gardant de toute œuvre confessionnelle ; Francis participe à la vie de la Maison des Jeunes, et sans avoir aucune responsabilité de direction, nous sommes présents à tout ce qui vit : fêtes du quartier, centre aéré, équipe de foot...

Nous sommes en très bonnes relations avec les prêtres diocésains d'esprit missionnaire et avec les militants d'ACO, mais moins avec l'autorité diocésaine.

A l'automne 1961, la revue Esprit, nous demande un article pour le numéro consacré au futur concile annoncé par le pape Jean XXIII. Nous le rédigeons en collaboration avec plusieurs prêtres du diocèse. Nous disons simplement notre espérance d'une Eglise pauvre et évangélique.

En août 1962, expire le contrat passé entre le diocèse et la mission de France. Malgré les démarches des laïcs et l'intervention du cardinal Gerlier, l'évêque de Grenoble refuse de le renouveler. Francis et moi quittons Grenoble le 31 août 1962.

J'atterris à Paris, j'ai 60 ans, déprime, cafard. Je suis très soutenu par l'amitié des prêtres ouvriers de la Mission de Paris, particulièrement l'équipe de Courbevoie. Par la suite, je devrai beaucoup à Jean de Miribel, Daniel Bonnechère, Paul Vallet et bien d'autres, parmi lesquels les chrétiens de « La Lettre ».

En 1967, suivant les directives du Cardinal Veillot, je me loge rue de Patay avec Michel Bordet, prêtre ouvrier de Nancy. Cela m'oblige à trouver un travail plus rémunérateur que les écritures à domicile. J'entre comme correcteur aux Editions Laffont. C'est ma première, et seule, expérience de travail dans une grande boîte. C'est du reste une bonne boîte, surtout dans notre service où règne la bonne entente, et même l'amitié. Je suis

syndiqué, mais notre section reste squelettique, car nos camarades sont individualistes et réfractaires à tout embrigadement. Je suis délégué du personnel et membre du comité d'entreprise. A 75 ans je prends ma retraite.

Michel Bordet est parti dans le midi. Jean-Pierre Fouilleul prend sa place et, l'année suivante, Jacques Leclerc. Enfin la Mission de France acquiert l'appartement, agrandi grâce à l'apport d'André Gence, et nous nous retrouvons, lui et moi, ensemble, comme trente ans plus tôt à Marseille.

Au 79 rue de Patay naît dès 1967 une espèce de communauté de base informelle à partir d'un noyau de Latino-Américains. Elle vivra une douzaine d'années, au cours desquelles resteront plus ou moins longtemps ou ne feront que passer une centaine de couples, d'hommes et de femmes ; parmi eux plusieurs prêtre mariés et de nombreux chrétiens marginaux. Ils furent pour moi des frères très aimés auxquels je reste lié pour toujours. Que d'heures merveilleuses de fraternité avons-nous connues, mais aussi que de combats !

Je m'étais trouvé, quand je travaillais chez Laffont, dans un désert religieux, non-intérêt pour tout ce qui est vie de foi, simple curiosité pour le folklore ou les « actualités » religieuses. Maintenant, par certains de mes amis de la rue de Patay je suis confronté à un rejet des dogmes essentielles de la foi et au refus de l'institution-Eglise considérée comme ennemie.

C'est pourquoi je prie le Christ de rendre plus adulte, paisible et forte ma foi dans l'Eglise : achever de laisser, loin derrière, les blessures depuis longtemps cicatrisées, donner leur dimension de foi aux joies que j'ai eues et que j'ai de vivre en Eglise avec des frères. Pour cela j'ai deux repères :

- Le Père Augros. Comment, évincé du séminaire de Lisieux, il demeura tout le reste de sa vie dans un total effacement. Ça, c'est Nazareth ; alors qu'il y eut tant de bruit autour de moi, les deux fois, que je fus démissionné. Du Père Augros est cette phrase, que je cite approximativement : aimer l'Eglise, c'est souffrir pour elle, c'est aussi souffrir d'elle.
- Le Cardinal Liénart. Au plus dur de la crise des prêtres ouvriers, il ne nous a jamais bercés de faux espoirs, n'a jamais triché avec l'obéissance à Rome ; mais aussi il n'a jamais cessé de se battre pour que soit reconnu par l'Eglise le ministère des prêtres ouvriers. Il me faudrait comme lui entrer plus profond dans le mystère de l'Eglise pour y vivre obéissant, libre et debout.

Comment ces prises de conscience m'ont-elles façonné ?...

Le ministère : Je suis convaincu d'avoir, à 80 ans, une grave responsabilité ministérielle — non par une activité extérieure — mais par la prière. Oui, mon devoir essentiel est de me tenir en prière, dans la communion de l'Eglise, étroitement lié aux frères et sœurs de la Mission.

C'est mon devoir, c'est aussi une aide pour moi. Je parviens à un certain recueillement et j'ai moins de distractions quand je me tiens priant intérieurement avec tel frère, tel copain vivant ou mort, telle équipe, la Mission de France ou l'Eglise d'Amérique Latine.

L'Eglise de demain. Ma tête d'hier peut-elle penser ce que sera l'Eglise de demain ? Cependant, je me souviens que Bossuet a dit du ciel qu'il est la patrie des pauvres et de ceux qu'ils reconnaissent comme leurs amis. Alors pourquoi pas l'Eglise ? J'aimerais une Eglise libérée de ses liens avec les grands et devenue la famille des pauvres et de leurs frères. J'aimerais un pape qui ne soit plus chef d'Etat. J'aimerais une communauté ecclésiale témoin du Christ et de l'Evangile dans le quotidien de la vie de tous. Oui, j'aimerais... Mais que, par grâce de Dieu, je reste d'Eglise telle qu'elle sera. La Mission de France — J'ai confiance dans l'avenir de la Mission parce que les jeunes, qui sont la Mission de demain, me semblent très profondément enracinés en Jésus-Christ.

Je souhaite que la Mission de France poursuive sa recherche théologique sérieuse et ouverte pour se tenir présente aux problèmes qui commandent la vie des hommes. Elle se gardera ainsi de l'absolutisme des idéologies, car il y a des idéologies ecclésiastiques. Je souhaite que la MDF respecte les charismes de chacun, non sans les avoir éprouvés.

J'aimerais que l'on privilégie, pour ceux qui le peuvent et le veulent, le travail en usine ou en chantier, sans en faire la voie unique. Je crois important de maintenir dans la Mission un secteur géographique, à côté du secteur sociologique, parce que la paroisse peut avoir une dimension missionnaire et qu'il importe de tisser les liens les plus fraternels possibles avec les prêtres diocésains. C'est pourquoi je suis heureux de voir les équipes Associées prendre de plus en plus d'importance dans la Mission de France.

Surtout, ma joie est grande de vieillir dans la Mission de France. Je demande à Dieu de rester en elle jusqu'à ma mort et de pouvoir offrir ma vie pour elle et pour l'Eglise à ma dernière heure.

A l'âge de l'adolescence j'ai eu beaucoup de chance. Le choc et la saveur qu'ont eu pour moi la vie communautaire à cette époque m'ont permis de mesurer la solidité et la profondeur de l'égoïsme planté en moi. C'est une véritable école parallèle que j'ai connu : apprentissage de la vie, maturité, discernement, vie collective et responsabilité. A 16 ans, on m'avait « bombardé » responsable de la « jeunesse étudiante chrétienne » pour les collèges d'une partie du département de l'Ardèche. J'allais négocier avec les curés des patelins les démarrages d'équipes !

C'était un vie pleine : pleine d'amitiés fortes, pleine de rêves de transparence, pleine de projet : faire de la foi une proposition vivante, un « engagement de vie » pour nos frères. Ce projet était communautaire et ce n'est qu'en classe de première au lycée que ce désir brûlant s'est traduit pour moi par la vocation de prêtre. Il m'a fallu plus de trois mois avant de réaliser ce qui m'arrivait et de le confier aux autres.

C'est sur cette lancée que j'ai vécu mes 20 ans, en 1968, à la faculté des sciences de Grenoble. Je retiens de cette époque toutes sortes de dialogues sur nos « raisons de vivre », d'âpres débats prolongés en débats intérieurs sur foi et politique, la crise des institutions, autorité et service dans l'Eglise, c'est une période d'incroyables audaces qui conduisaient parfois à des formidables « trouilles ». Je nous revois dans les manifs devant les cordons de C.R.S. faire les malins en disant : « montrez-nous vos cartes d'étudiants ou vos laissez-passer ». Je nous revois quelques instants après détalier comme des lapins quand ils se mettaient à charger, saisis par la frousse telle que je n'en avais jamais connu jusque là. Si les rêves incroyables de réformes de la société et de l'Eglise n'ont pour la plupart pas été suivis d'effets, ce sont surtout les solides amitiés qui ont été nouées qui restent bien plantées dans la réalité.

Le désir d'être prêtre a tenu bon. Mais pour m'y préparer, je ne voulais pas mettre ma vie entre parenthèses. J'ai refusé pour cette raison d'entrer au séminaire de Grenoble, qui d'ailleurs a fermé ses portes peu de temps après. Au même moment, je faisais le choix d'échouer mes études puisque j'étais devenu à moitié permanent au service des jeunes des lycées et collèges de la région Rhône-Alpes.

Je suis parti pour Paris en 1969 pour représenter dans l'équipe responsable de la JEC un courant qui, dans le débat interne du mouvement venait d'être écarté du niveau national. On n'a pas voulu de moi. A Paris, sans boulot, sans études, sans raisons d'y vivre, cela a été une rude expérience de solitude et désert.

Mes rêves de vie communautaire ont tenu bon, mais se sont heurtés à de dures réalités. Mes rêves de transparence ont dû compter avec ce puissant appel de l'affectif et de la tendresse qui était d'autant plus fort que la vie était moins remplie. Les amitiés fidèles étaient devenues ces oasis où je revenais comme à une source. J'ai été très touché par ces copains, parmi mes plus proches, qui se sont détournés brutalement de leur chemin de vie chrétienne. Ma vie s'est trouvée aux prises avec des questions radicales, et pendant ce temps n'a cessé de se réaliser une construction intérieure.

J'étais parti pour Paris avec, dans ma poche, l'adresse du responsable des groupes d'étudiants qui se préparaient au ministère de prêtre (les G.F.U.). Avec lui et avec eux j'ai découvert qu'il ne pouvait y avoir de choix sérieux du ministère sans une assise personnelle forte, sans un projet et une compétence humaine, un travail professionnel. En continuant les boulots « temporaires » qui me faisaient vivre, j'ai attaqué des études en informatique : cinq années d'études et dès que cela a été possible un travail dans la profession. Avec les G.F.U., j'ai réalisé un véritable retournement : homme de cœur (« ardéchois cœur fidèle »), j'ai découvert que le service de l'Évangile et de l'Église dans le monde d'aujourd'hui ne pouvait être seul élan du cœur et de disponibilité : il fallait une compétence, socialement reconnue. Compétence par laquelle nous avons « prise au réel ». Le travail professionnel est l'un des lieux privilégiés de la rencontre de l'incroyance. Cette incroyance aux multiples visages que la nationalité, l'efficacité technique, la logique scientifique ont pour une bonne part engendré.

De ces premiers pas dans le monde du travail, en me préparant au ministère, je retiens cette nécessité de forger de nouveaux visages d'Église, de nouveaux langages de la foi. La foi chez ceux que je rencontrais ne touchait plus à leurs « raisons de vivre ». Elle était un folklore du passé, bon pour les grands-mères, une institution bonne pour les œuvres. Pour eux, l'Église était pleine de bonnes intentions, mais disqualifiée, sans « prise au réel ».

Avec un certain nombre de copains des GFU, nous avons frappé à la porte de la Mission de France car aucun diocèse, aucun centre de formation n'avait les moyens de nous préparer à l'exercice du ministère en situation professionnelle.

La Mission de France a accueilli l'itinéraire du bonhomme et son projet.

Mais elle est venue intérieurement et sensiblement en modifier la trajectoire. Les copains et les responsables avec qui j'ai avancé vers le ministère m'ont invité à engager d'une façon toute particulière cette vie au travail : d'accord pour un job à responsabilité technique, d'accord pour mettre en application des compétences de haut niveau, mais à la condition que soit marquée une solidarité repérable, dans mon site professionnel lui-même, pour ceux qui sont en bas de l'échelle sociale. Avec la Mission de France, j'ai travaillé à devenir ce militant paradoxal, qui fait maintenant partie intégrante de ma vie : faire partie d'une catégorie sociale privilégiée par les revenus, la compétence, une certaine garantie de l'emploi et en même temps poser des actes (entre autres par l'engagement syndical) qui mettent mes revenus, ma compétence et mes sécurités au service d'autres, qui sont défavorisés.

L'engagement de militant et de responsable syndical CFDT m'a conduit à être sérieux (peut-être trop sérieux !) : sérieux avec mon travail professionnel pour être crédible sur d'autres terrains ; sérieux avec le métier de syndicaliste que j'ai découvert avec passion. Je vis le ministère à un « poste frontière » où les situations, les événements (parfois cocasses !) me conduisent à un travail de l'ordre de la foi. Je pense en particulier aux difficultés et aux résistances que ma situation provoque, car c'est souvent à partir d'elles que ça « travaille ».

Je pense, par exemple, à ce que m'a dit un chef du personnel aujourd'hui à la retraite et que ma tenacité de syndicaliste a fait sortir un jour de ses gonds : « le chrétien que je suis est profondément choqué par le prêtre que vous êtes ». De savoureux dialogues sont nés par la suite de cet « accrochage ».

Je pense aussi à la haine qu'a pu provoquer parfois ma situation. L'un des directeurs que j'ai traité un jour de « carriériste », chose que tout le monde pensait tout bas sans oser le lui dire, me vaut depuis ce jour, une inimitié solide. Je pense encore à un certain nombre de responsables du syndicat « apolitique » CFTC, qui a une bonne audience chez nous ; ce syndicat dont tous les élus de mon entreprise étaient sinon dans la liste, du moins dans le comité de soutien à Monsieur Carignon (RPR) ; le prêtre, délégué syndical CFDT, indispose leur étiquette « chrétienne ».

Alors quelques-uns n'hésitent pas à me dire (parfois par voie de tract) « qu'on ne peut pas reconnaître en moi l'homme de Dieu, car plutôt que l'humilité, je pratique la haine, la hargne et l'intolérance ». Ma situation et mon « intolérance » n'ont pourtant pas empêché une adhérente CFTC, standardiste de l'entreprise, de venir me demander de célébrer son mariage à l'église.

J'ai cité, volontairement, les situations les plus difficiles et les rapports les plus tendus. Il y aurait beaucoup à dire de ces dialogues, de ces amitiés, de ces connivences liés avec mes compagnons de travail et avec mes camarades de section syndicale.

Je trouve dans ma situation une difficulté : il s'agit à la fois de poser des actes clairs, risqués, « engagés », mais de laisser à la réalité le dernier mot. Ne pas vouloir faire passer à toute force la réalité à la moulinette de mes idéologies. Ne pas substituer la force des idéologies à la timidité et à la retenue de mes engagements. C'est en particulier pour cette raison que je ne prends pas à mon compte l'étiquette « prêtre ouvrier » par respect pour ceux qui vivent la condition ouvrière.

J'ai été ordonné prêtre il y a cinq ans, dans la situation professionnelle et dans l'équipe de travail où je me trouve encore aujourd'hui. J'ai été envoyé vivre ce que je vis. Cette ordination est pour moi un grand facteur de liberté. Je ne suis pas tous les jours à me demander si ce que je vis est d'Eglise et si c'est reconnu par l'Eglise. A Grenoble, nous avons la chance de vivre notre ministère accueillis par les prêtres et les évêques. Nous rejoignons sur le terrain l'attente et la recherche de nombreux chrétiens qui débordent de toutes parts la boutique Mission de France.

Je sens bien le risque qu'il y a de faire du ministère qui m'a été confié, mon affaire et ma propriété, tellement il est fait de composantes particulières. Je sens bien l'importance qu'il y a, dans ma façon de vivre, d'être relatif à d'autres : d'abord l'équipe, de nombreux croyants et même des communautés monastiques. Je sens bien aussi l'importance pour moi de participer à des lieux et à des moments de vie d'Eglise : Pâques à l'Aube par exemple, mais aussi cette belle et difficile tâche à laquelle nous sommes appelés Jean Philippe, moi et d'autres en réponse à un appel de l'Eglise locale : le démarrage d'une aumônerie de jeunes du LEP et du Lycée Technique Jean Bart.

Ce bout d'itinéraire est déjà plein de lieux, de situations, d'événements différents. Mais je trouve à la relecture qu'une unité profonde le traverse. Je me bagarre toujours autant avec l'égoïsme en constatant qu'il est toujours aussi bien planté en moi. Je souhaite ne pas manquer de cœur à l'ouvrage. Je désire vivre à la fois la prise en compte du réel et l'engagement militant comme un service de l'homme et de l'universel.

J'espère toujours aussi fort une Eglise capable de nouvelles audaces, et qui propose vraiment dans le témoignage des chrétiens, dans le visage de ses communautés et dans les langages de sa foi, Celui en qui elle a mis sa confiance.

pour la liberté de l'évangile

Charles Genoud

Franchir des frontières...

Ma vocation à la Mission de France prit naissance dans ma toute première jeunesse à l'âge de 12-15 ans, grâce à mon milieu familial marqué par une foi chrétienne, ouvert sur tout ce qui pouvait être source de renouveau dans l'Eglise de cette époque. Par l'intermédiaire de mon oncle, curé des Gets (Haute Savoie), j'eus l'occasion de rencontrer des prêtres ouvriers ou des « Filles de la Mission », venus respirer l'aire de la montagne. Ayant plus ou moins formulé le désir d'être missionnaire, ces premiers contacts m'ont permis de mûrir ma vocation à la M.d.F.

A cette époque existait tout un foisonnement d'initiatives missionnaires : France, pays de Mission », Evangile traduit en langage populaire par le Père Godin, émaillé d'anecdotes où nous rencontrions le Christ présent parmi les plus pauvres... Cette découverte d'une Eglise qui franchissait les barrières de ses traditions pour retrouver le visage du Christ en tout homme allait tout à fait bien avec cette sensibilité à l'homme, particulièrement à l'homme souffrant que j'avais hérité de ma famille. Ayant fait cette option d'être prêtre ouvrier, je finissais par rentrer au séminaire de Pontigny autour des années 57-58, après avoir passé de longues années au petit séminaire des Pères de la Salette, congrégation missionnaire. L'heure n'était plus à l'enthousiasme des nouvelles conquêtes. L'arrêt des P.O. avait été décrété par Rome : celui qui n'obéissait pas était exclu dans l'Eglise, Le séminaire de la M.d.F. avait été relégué dans un petit village de l'Yonne, à l'ombre d'une splendide abbaye cistercienne, à l'écart des grandes masses ouvrières, loin de la contamination de la lutte des classes. Au bout de quelques temps, l'enfant paraissant discipliné, il s'agissait de savoir à quoi on allait l'utiliser. Ce fut tout l'effort pour se faire reconnaître dans l'Eglise. En fin de compte le Conseil de la M.d.F. donne sa démission.

Cette période de formation fut marquée par l'expérience d'une cassure entre l'Eglise du futur et celle ancrée sur ses habitudes, crispée sur un pouvoir qu'Elle veut garder envers et contre tout. Sans cesse à travers les cours ou dans nos façons de prier, s'entrechoquaient l'Eglise traditionnelle qui voulait garder l'emprise sur ses ouailles, et l'Eglise prophétique qui restait profondément enracinée au fond des cœurs, prête à se manifester à la

moindre occasion. Dans ce contexte, je gardais un espoir dans l'avenir. Je trouvais cette espérance à travers des hommes comme Jean Frisque et Yves Jolif qui ont su nous communiquer cette expérience de l'homme et de l'Eglise, faite de méandres, de flux et de reflux, mais où toujours existaient, quelque part, des hommes et des femmes, témoins privilégiés de l'Esprit à l'œuvre, bâtissant l'Eglise de demain : ce fut le cas du Père Lebbe, c'était le cas de la Mission de France. Cassure d'autant plus profonde que la France était empêtrée dans une guerre absurde avec l'Algérie. Perdu au sommet des montagnes du Djurjura, j'avais conscience de participer à une guerre dont les causes premières étaient l'impuissance et les atermoiements des organisations politiques et religieuses à prendre les rennes en mains pour rassembler les opposants et cristalliser un mouvement de résistance qui existait chez beaucoup d'appelés. Le comble de l'absurde fut d'entendre et voir les pauvres torturés : côtoyer des tortionnaires de la même race et de la même couleur de peau que leur victime. Effectivement, ce fut une sale guerre ! Comme des milliers de jeunes de cette époque, je n'oublierai jamais les gémissements de la femme que l'on torture dans la pièce d'à côté : voir le prisonnier monter dans le camion avec l'escorte et savoir qu'à l'arrivée il sera mort. Ici, où était-il possible de puiser son espérance ? Elle était dans la résistance du peuple que l'on combattait : voir les lampes électriques des maquisards se ballader sur la montagne d'en face était un « ouf » de soulagement ; la résistance tenait bon.

Libéré en 1960, je faisais un stage de deux ans à Tergnier Chauny où je faisais l'apprentissage du métier de maçon coffreur. De nouveau au séminaire, cette fois à Paris, j'étais ordonné en 69, après avoir eu le plaisir de vivre les événements de 68. Mai 68 était comme un vent qui venait balayer nos vieilles habitudes : la société était sans dessus dessous ; ce soubresaut de jeunesse était un nouvel enfantement dans nos vieilles structures sociales, politiques et religieuses. L'enfantement ne fut pas de longue durée : il eut au moins le mérite de confirmer que bâtir une autre société est possible, pourvu que nous osions se risquer avec la jeunesse.

Ces expériences faites, j'étais nommé dans l'équipe de Miramont de Guyenne secteur rural où vivait une population d'émigrés italiens. Travaillant dans la construction à mi-temps, j'avais la prétention d'être tout à tous. Respectant les traditions, il fallait être réceptif aux plaintes des gens les plus traditionnels. Finalement, je me trouvais partagé entre deux manières de vivre l'Eglise : celle basée sur les traditions et celle que nous rêvions de faire surgir parmi nos compagnons de travail qui, à part quelques appari-

tions à l'Eglise, étaient étrangers à la foi en Jésus Christ. Toujours je gardais l'intuition que les pauvres étaient les privilégiés de Dieu et qu'avec eux il serait possible de bâtir une Eglise renouvelée. J'avais choisi la profession du bâtiment pour être naturellement présent au milieu d'eux et, en particulier, les émigrés. A quelques kilomètres de Miramont existait un camp de réfugiés vietnamiens : ce fut la rencontre avec la CIMADE ; je projetais d'exercer mon ministère parmi les étrangers.

C'est à ce moment que j'étais envoyé rejoindre l'équipe des grands chantiers à Fos-sur-Mer où se construisait le fameux complexe sidérurgique de la Solmer.

Ce fut l'entrée dans la bourrasque : un chantier de 20 000 ouvriers, plus de la moitié d'étrangers. Logé à la Courbedonne, centre d'accueil pour étrangers, je partageais ma chambre avec un ami algérien. Travail pénible dans un bruit d'enfer, où l'insécurité existait comme nulle part ailleurs.

Ce fut le premier contact avec les grandes luttes ouvrières avec à leur tête un leader syndical, qui, bien que marxiste, ressemblait fort à un Moïse, à la tête du peuple hébreu en Egypte.

Dans ce contexte, j'étais parti pour un exode, spirituellement et concrètement. Déplacé parmi les déplacés, étranger parmi les étrangers, j'étais entré dans un autre monde où l'Eglise était effectivement absente. La vie quotidienne avec nos frères musulmans me fit percevoir que Dieu pouvait avoir d'autres visages et m'acheminait à la rencontre d'un Dieu comme étant « l'insaisissable », le « tout Autre », vers qui l'humanité a les yeux tendus, dans une inlassable recherche. Le Jésus Christ que nous étions venus annoncer ne correspondait pas à la mentalité de nos compagnons de route, venus d'une autre terre, d'une autre culture. Ce Dieu, Tout Autre, m'invitait à une vie contemplative, tellement était séduisante son image remplissant les grands espaces ; m'invitant à m'enfouir dans cette immensité à la recherche de « Celui qui nous a séduit ». Avec du recul, cette démarche pouvait conduire à un échappatoire. Quoiqu'il en soit, les chemins de l'exode m'ont conduit vers des sommets que je n'avais pas prévu.

Participant aux combats syndicaux, j'étais amené à côtoyer des camarades du P.C. sur qui reposaient les luttes ouvrières. Prendre ma carte fut un tournant important dans ma vie. Cet appel à rencontrer un Dieu au visage encore inconnu trouvait quelques connivences avec l'athéisme militant de mes compagnons. Grâce à leur rencontre, une conviction première revenait à la surface : « Dieu s'était engagé définitivement avec l'humanité, par son Fils Jésus Christ, mort sur la croix pour libérer l'homme ». Parce que

fidèle à cette foi, je ne pouvais plus accepter une société bâtie sur l'injustice, et ne pas rejoindre ceux qui luttent et travaillent pour une autre société. Toute cette pérégrination ne se fit pas sans fatigues et tentations : tentation de s'arrêter au bord du chemin, tentation de laisser le manche à d'autres. Comment ai-je trouvé le pain et l'eau nécessaires pour continuer la route ? Ce fut la rencontre privilégiée d'une femme dont l'amitié fut l'appui indispensable : compagne de route discrète comme Marie aux noces de Cana, compagne unique capable de pénétrer nos drames de fidélité.

Au bout de 8 ans de travail dans les travaux publics, une question revenait avec intensité qui, en fin de compte, était la jauge pour mesurer l'utilité de ma présence dans les B.T.P. Comment peut surgir une Eglise parmi nos compagnons de travail : Eglise qui ne peut avoir le même visage que celui que nous étions accoutumés à rencontrer. Suite à des échecs successifs, nos tentatives ressemblaient à des impasses, désarmés que nous étions pour parler de Jésus Christ à des pauvres.

Je sentis le besoin de rejoindre ce « quelque part » où l'Esprit est à l'œuvre comme le phare dans la nuit, selon l'enseignement de J. Frisque.

L'Amérique Latine m'a paru ce lieu privilégié où une partie de l'Eglise concilie « Foi et libération » à partir de la réalisation concrète des communautés de base.

Une fois de plus je décidais de « rompre les amarres » et de passer quelques temps sur cette terre du Brésil où les pauvres m'apprennent à vivre l'Eglise, aujourd'hui.

A travers cet itinéraire, comment se définit mon ministère ?

Pour moi annoncer Jésus Christ, c'est se faire écho du Christ, Fils de Dieu qui prit le chemin de l'humanité jusqu'à la mort sur la Croix pour offrir à l'homme la libération totale.

Dieu, ayant choisi les pauvres comme partenaires privilégiés, c'est à partir d'eux que pourra naître et se construire l'Eglise de demain. Les communautés de base en Amérique Latine en sont la preuve.

En conséquence, Jésus Christ ne peut être annoncé sans prendre parti et condamner le système capitaliste qui régit nos sociétés dont la raison d'être est d'écraser le pauvre pour toujours davantage de profits. Sans cette démarche, nous sommes en contradiction avec l'Évangile.

Exercer mon ministère dans la M.D.F. aujourd'hui, c'est franchir les frontières de multiples manières, à travers l'Islam comme à travers nos compagnons militants athées : tenter de prendre en compte dans un sens positif

leur contestation d'un Dieu aliénant, d'une Eglise établie, souvent le reflet d'une société où les pauvres sont des exclus. Athéisme qui sera peut-être aussi le chemin qui conduit à la rencontre du vrai Dieu ; Dieu libérateur, compromis pour une libération définitive de l'humanité. Exercer mon ministère, dans un souci de savoir toujours préserver la liberté de l'Evangile qui ne peut souffrir aucun autoritarisme ou domination, sans crainte de se risquer avec nos compagnons qui luttent pour une libération de l'homme, privilégiant les plus pauvres, sachant que comme eux nous serons toujours des hommes de frontières qu'on tentera d'écarter ou de marginaliser.

Une « vocation » assez ancienne, mûrie dans le cadre d'une famille chrétienne aisée et ouverte, et dans le cadre d'un enseignement libre assez dynamique ; une période d'attente après le bac pour réfléchir où m'engager, tout en faisant des études de philo qui me passionnaient : voilà pour la préhistoire.

Là-dessus s'est greffée la rencontre des G.F.U. (1) qui proposaient d'accompagner une recherche et une formation au ministère ordonné tout en acquérant, et ensuite en exerçant une profession. C'est dans ce cadre que j'ai poursuivi les études de philo puis enseigné pendant trois ans.

Au terme de cette période, en 1972, reconnue comme l'équivalent d'un premier cycle de séminaire, à sept, nous avons frappé à la porte de la Mission en lui demandant si elle était prête à accepter à nouveau des candidatures. Pourquoi la Mission ? Parce que nous avions été au contact d'un certain nombre de ses membres situés de façons différentes et que nous étions séduits par une intuition de fond qui les animait : celle de vivre la foi dans les courants d'air du monde moderne sans s'enfermer dans la « boutique ».

Trois années de formation théologique, de vie d'équipe, de rencontres avec des copains très divers, de réflexion sur ce que je ferais moi-même.

C'est au cours de ces trois années que se sont dessinées deux options décisives : celle de travailler dans l'enseignement technique, celle de me marier ensuite.

La question du célibat m'avait toujours posé problème et si j'en voyais bien la fécondité dans certains cas, j'étais aussi très sensible aux difficultés qu'il soulevait. La Mission étant très ouverte sur cette question, je l'ai mûri pendant les années de formation et cela a abouti au mariage sans que les liens avec celle-ci soient coupés. Ils avaient seulement à prendre une forme nouvelle.

Inutile de dire que le mariage et l'accueil des enfants provoquent des déplacements. Vivre à deux d'abord puis à 3, 4 et 5 maintenant, cela provoque à chaque fois un rééquilibrage. Le troisième enfant bouleverse pas mal de choses : il bouleverse le paysage des deux premiers et provoque des changements importants d'ordre économique.

(1) G.F.U. : Groupe de Formation Universitaire.

Vivre à cinq, c'est être beaucoup plus dépendant que lorsqu'on est seul ou même à deux. On maîtrise moins l'organisation de notre propre vie et il faut être plus modeste quand on fait des projets de vacances, de sortie ou d'engagement... Les microbes, les fatigues, les cauchemars nocturnes : tout cela ne se commande pas très bien et fait partie de la vie de famille avec les rires qui ponctuent toutes les heures de la journée, avec les pourquoi qui nous permettent de revoir le monde avec un œil neuf.

Peut-être les choses se stabilisent-elles un peu avec le temps, mais en ce qui nous concerne, tout cela est trop neuf pour que nous ne nous sentions pas dans une phase de réorganisation constante.

L'autre élément qui colore ma vie présente, c'est le choix de travailler comme professeur de français en LEP (2), choix opéré parce que l'enseignement me plaisait et qu'en LEP, il y avait moyen de rencontrer des élèves globalement défavorisés. La Mission n'a pas été pour rien dans ce choix.

Il me semble aujourd'hui que ce choix professionnel a provoqué un double déplacement social et religieux.

Au niveau social

C'était pour moi la pénétration dans un monde tout à fait différent de ce que j'avais connu jusqu'alors. J'ai aujourd'hui des classes de BEP (électronique, dessin industriel, secrétariat) et de CAP (habillement). J'y découvre, surtout en CAP, des élèves qui vivent sur une autre planète que celle dans laquelle j'ai vécu. L'expérience déjà un peu durable faite avec ces élèves m'aide à voir notre société un peu sous un autre jour : celui d'élèves, souvent immigrés de la 2^e génération qui ont du mal à trouver leur identité, qui vivent dans des conditions matérielles peu enviables (cités de Gennevilliers ou d'Asnières), qui perçoivent confusément la crise économique, qui sentent bien qu'elles n'ont pas réussi à l'école. Dans ces conditions on ne voit pas le monde de la même façon que celui qui choisit son orientation après le bac ou qui a assez de connaissances par sa famille pour pouvoir se débrouiller. Les handicaps sont matériels mais aussi culturels : cela ne facilite guère de savoir qu'on n'a pas réussi à suivre comme les autres à l'école, d'avoir du mal à s'exprimer, de ne pas oser écrire une lettre. Des attitudes extérieures un peu frondeuses cachent souvent un noyau de complexes.

(2) L.E.P. : Lycée d'Enseignement Professionnel.

N'être avec ces élèves que pendant quelques heures de cours, c'est peu et c'est beaucoup. Je crois que je les ai toujours un peu dans la tête, dans toutes mes réactions où que je sois, en particulier lorsqu'en politique je me trouve affronté à des gens aux idées généreuses, mais un peu abstraites.

Le LEP c'est aussi les professeurs avec leurs richesses et leurs pesanteurs. La diversité est grande qui va de certaines personnes très engagées pour essayer de donner de meilleures conditions d'enseignement aux élèves à pas mal d'autres qui n'aiment guère qu'on change leurs habitudes et qui sont assez préoccupés de leur standing.

Mais le LEP a provoqué un autre déplacement ; *au plan de la foi* celui-là. Certes, je n'ai pas attendu d'être en LEP pour faire la rencontre de gens ne partageant pas ma foi. En faculté tout d'abord, dans le parti politique dans lequel j'ai milité pendant dix ans ensuite. J'avais déjà rencontré suffisamment de gens qui tenaient debout — et très bien — sans avoir besoin de Jésus Christ ; mais mon engagement professionnel dans l'enseignement public a donné plus de poids à cette réalité et, de jour en jour, je mesure mieux à quel point être chrétien relève de l'exception.

Plus profondément, je me sens marqué par ce que vivent les autres, par leur vision de l'homme et du monde. Les élèves qui (sauf les étrangers) n'ont plus aucune référence religieuse et pour qui Jésus Christ ou la Bible ne disent pas plus que Charlemagne, c'est à dire pas beaucoup ; les collègues dont certains ont pu avoir des traces de culture religieuse, mais qui ne s'y réfèrent plus, ou même les critiquent : tous ou la plupart développent une perception du monde où Dieu n'a plus guère de place.

Ce phénomène ne m'est pas uniquement extérieur. Marqué, moi aussi, par les sciences humaines, je suis sensible à ce qu'il peut y avoir de fuite dans une certaine affirmation de la transcendance, aux soupçons qui doivent peser lorsqu'on parle d'amour, à ce qu'un certain discours sur la résurrection peut avoir de magique... Cette rationalité là m'est un peu descendue dans la moëlle épinière et ma foi n'est pas celle dans laquelle je vivais, il y a 10 ans ou même 5 ans. Je m'en rends bien compte lorsque j'entends certaines homélies en paroisse ou lorsque je discute avec des chrétiens plus traditionnels et que leurs discours me semblent planer.

Je suis plus que jamais convaincu de la réalité du Dieu de Jésus Christ, du facteur de construire le monde ou de se le représenter. Mais je ne peux plus dire ces choses là comme avant. C'est bien un déplacement. Et de taille !

Tout cela a-t-il changé quelque chose dans ma façon de me représenter l'Eglise et le ministère.

Je voudrais d'abord dire que je reste très sensible au risque de renfermement que court l'Eglise, du fait entre autres d'un pouvoir encore très fort des clercs. L'Eglise a trop eu tendance dans le passé à tourner sur elle-même, à se replier.

Elle était assez forte et riche pour pouvoir le faire. Dans une situation d'effritement progressif, le risque me semble toutefois subsister.

Contre cela, je mesure la richesse d'une expérience assez radicale de la rencontre de gens qui ne se réclament pas de Jésus Christ et je souhaiterais que tous les chrétiens, à commencer par les clercs, aient les moyens de faire une telle expérience. Je mesure toute la richesse du déplacement qui s'est opéré chez moi ; ce déplacement, cette ouverture, je l'ai appris d'autres qui, à la Mission ou ailleurs, s'y sont risqués avant moi. Et je le vis aujourd'hui en lien avec les copains qui, à Gennevilliers, en Tanzanie ou en mer du Nord ont pris le risque de sortir des eaux territoriales de la chrétienté. Il y a là un risque à courir pour éviter que la foi ne se fossilise pas.

Mais en même temps, je voudrais souligner un autre danger, symétrique et que je sens me guetter comme beaucoup d'autres : celui d'un engoulement insensible de la foi, happée par un libéralisme ambiant qui accepte tout dans une tolérance molle.

A trop vouloir se décentrer au risque de ne plus oser dire la foi, de tomber dans un système où chacun peut croire ce qu'il veut pourvu qu'il ne dérange pas la vie commune. Tentation subtile qui s'infiltre sans douleur et nous rend peu à peu muets. Etouffement sans bruit...

D'où la nécessité d'une participation à des communautés où la foi se dit même si ce n'est pas facile, je ressens très fort cette nécessité même d'une communauté qui ne soit pas seulement petite cellule, une communauté qui puisse réciter le credo, qui puisse intervenir publiquement pour dire que l'affaire Jésus ne relève pas de l'archéologie, pour remettre l'homme à sa place de créature et lui faire entendre la voix d'un certain marginal dont la résurrection a montré qu'il était Dieu.

Que dire de ces dix-neuf années passées à La Seyne ? Ne suis-je pas qu'un horrible casanier ? Peut-être ? Et pourtant me voilà embarqué corps et biens, corps et âme avec un peuple. Embarqué comme bien d'autres frères pour un voyage qui m'a fait faire le détour de la condition ouvrière : « Il faut être Fou ou Fauché pour Travailler ici ». N'avoir rien d'autre comme bagage que le Travail, l'emploi, son gagne-pain... et toujours incertain « La Navale Vivra » c'est le cri de tous les métallos de la construction navale depuis des années : cris d'espérance, de rage et toujours de lutte pour la sauvegarde de l'emploi (2 500 travailleurs en 1966, 7 000 en 72, 4 000 en 83). Voyage à travers la longue expérience du mouvement ouvrier ; passage par le politique comme étape nécessaire d'un dynamisme qui fait surgir l'espérance profonde d'un mouvement unitaire capable de rendre la voix aux silencieux du monde. Passage obligé pour tous les hommes en quête de justice et non activités de luxe pour les nantis de notre monde. Quels sont les projets humains qui n'ont pas à traverser, à leurs risques et périls, le débat d'idées en vue d'un pouvoir à conserver ou à conquérir : traversée périlleuse, en ce mois de mars 83, qui rend bien des compagnons malades, fatigués, usés trop vite.

Tel est le moment, l'étape du voyage que m'ont fait faire ces dix-neuf années seynoises. Peu à peu les amarres ont sauté, les bagages et assurances abandonnés au fil des secousses de la route. D'une équipe de la M.D.F., homogène, rayonnante et entreprenante, après son départ, j'ai désiré poursuivre la trace avec des P.O. rencontrés en cours de route, dans une fidélité au réel qui me dépasse, convaincu que la Mission reçue exigeait durée et réalisme. Ma vie s'est modifiée : d'un logement sur la ZUP, partagé avec un frère P.O., au chantier naval, ce sont les allers-retours de tout un peuple : compagnons du quotidien, longue route avec certains, le chemin me déporte sur d'autres visages. L'amitié se creuse, prend le quart, en veille, pour se reconnaître un jour : « je croyais que tu étais parti » me dit un paroissien alors que je passe deux fois par jour devant chez lui. Les solidarités humaines s'épaississent et « prennent » comme le béton dans les fondations. Voyage au cœur de l'épaisseur humaine : humanité d'un peuple dont je partage le quotidien, épaisseur incontournable dans laquelle il me faut chercher Celui qui y est déjà : « Ote tes sandales car le lieu que tu foules est une Terre Sainte » Ex. 3/5. Malgré les avatars de la route, la charge d'Amour contenue dans la vie des hommes est un signe et un appel.

« Ni ici, ni là, le Royaume est parmi vous ».

Cela est suffisant pour en faire le Buisson ardent qui appelle le détour : de l'Atelier aux immeubles bétonnés de la ZUP, ce feu là brûle le cœur, la vie de bien des compagnons, dans la souffrance, le désarroi, la lassitude et l'effort renouvelé, pour que l'humain surgisse et que la liberté naisse à la Reconnaissance.

Et que me reste-t-il du sacerdoce reçu il y a 22 ans ? Sacerdoce de l'Evangile pour tous qui m'a été remis par un évêque qui a jeté hors son diocèse une équipe M.D.F., assisté d'un évêque africain qui appelait une autre équipe M.D.F. chez lui, en un dimanche « du bon Pasteur » ? Comment relire tant de paradoxes ? Il ne me reste que cette exigence de répondre au quotidien à cette question « qui dites-vous que je suis ? ». Serviteur de cette réponse : rien que ça mais tout cela. Il s'agit de servir cette réponse comme on risque sa vie :

— Répondre là où ce n'est pas évident. N'est-ce pas cela, la responsabilité apostolique que j'ai reçu, à travers la M.D.F., de l'Eglise elle-même. Chercher la réponse, là où elle n'est pas attendue, là où rien ne la laisse prévoir.

- Risquer d'affirmer, après d'autres, pauvrement « A qui irions-nous ? » avec des mots de tous les jours. N'avoir que le quotidien pour dire l'effort de conversion : « Avec Toi j'ai tout et je ne tiens rien ». Les tâches humaines deviennent paroles balbutiées : « Pour révéler l'Amour à l'humain, il faut de l'humain ». Pour cela, il faut que le grain tombe en terre et cette terre-là m'appartient.

- Risquer une réponse au cœur des conflits et des choix partisans : entre l'impossibilité aujourd'hui de communier et le devoir d'être toujours des mendiants ; il y a toujours une voie à trouver.

— Répondre là où le partage devient exigence et devoir.

- « Quel lieu tu as » me demandait un jeune prêtre qui nous a quitté trop tôt. Lieu de partage apostolique avec d'autres chrétiens et prêtres pour vérifier la route.

- Exigence permanente depuis la première assemblée au pied du Sinaï.

- Ces lieux sont nombreux : Maison des œuvres, Maison de la Diaconie, Centre Paroissial, Maison du Peuple et j'en passe. Laborieuse invention et construction de lieux toujours menacés par le béton des préalables ou l'artériosclérose de la suffisance. Nous oublions si vite que l'Eglise n'est elle-même que lorsqu'elle existe pour les autres, qu'elle est la portion d'humanité qui confesse « le qui perd-gagne » de l'Evangile.

Ma réponse puise, alors, dans une passion de communion qui me dépasse et qui m'oblige, moi aussi, à mettre en chantier avec d'autres cet « appartement témoin » qui ne m'appartient pas et qui demeure destiné à « des gens du passage ».

Des jeunes ruraux

François Eichhlozer *acteurs*

d'un autre développement

François Eichhlozer, président du MRJC (Mouvement rural de jeunesse chrétienne) nous fait part des préoccupations, des angoisses et des aspirations des jeunes de l'espace rural.

Affirmant sa volonté d'inventer et de construire un « autre avenir », voulant rendre « les hommes acteurs de leur histoire », portant l'originalité et la pertinence de l'Évangile dans les combats de libération, le MRJC prépare sa rencontre nationale qui aura lieu à Angers les 14, 15, 16 juillet 1983.

Voici un projet qui pourrait apparaître de prime abord bien ambitieux voir utopiste. Dans une période caractérisée par une crise économique à l'échelle mondiale, la tendance serait plutôt au repli, à la fuite des réalités globales et complexes. Les modèles sociaux, politiques qui avaient dominés et animés la période de croissance ne sont plus opératoires.

Le doute s'installe, y compris chez certains militants. Nous sommes en panne, en rupture d'avenir.

Les médias parlent volontiers de démobilisation de la jeunesse. Tout en adoptant de nouvelles manières de vivre, celle-ci chercherait à profiter au maximum des avantages de la société de consommation.

Bien placé pour sentir ces évolutions, les mouvements de jeunesse ne voient pas du tout les affaires de la même manière. Si beaucoup de jeunes ne réagissent pas de façon spectaculaire, c'est qu'ils subissent de plein fouet le chômage, l'instabilité sociale et professionnelle dûs aux emplois précaires... Si les nouvelles formes d'organisations qu'ils adoptent n'apparaissent pas clairement, c'est tout simplement parce qu'elles ne se calquent plus nécessairement sur les formes de militances antérieures. Aux actions de masse, on préfère l'expérimentation, aux certitudes toutes faites, la recherche de perspectives, de propositions nouvelles, aux grandes organisations, les réseaux. Cela est particulièrement sensible dans l'espace rural. Les conséquences du modèle de développement productiviste que nous avons connues depuis 20 ans, en montre la faillite :

Promouvoir des pratiques nouvelles

Il est devenu urgent de sortir de cette impasse. En permettant aux jeunes ruraux de s'organiser, le MRJC veut contribuer pour sa part à construire un « autre développement ». Développement dont la logique ne serait plus le profit, mais fondé sur les besoins réels de chaque peuple, de chaque région.

Pour y arriver, il ne suffira pas de répartir différemment les parts du « gâ-

- Exode rural : dévitalisation de régions entières. Les écoles, les services sont partis, beaucoup de jeunes aussi.
- Intégration croissante de l'agriculture au système capitaliste (endettement, conditions de travail plus difficiles, déséquilibre écologique...).
- A la vague d'industrialisation des années 60 succèdent la fermeture de nombreuses entreprises industrielles et artisanales, le tourisme de masse perçu comme bouée de sauvetage, achève la destructuration du tissu social.

Les liens qui existent entre les problèmes qui se passent chez nous et dans le Tiers-Monde (avec souvent des répercussions plus graves) deviennent plus évidents. Par exemple : les importations d'aliments pour bétail provoquent la disparition des cultures vivrières dans des pays comme les Philippines, le Brésil.

teau », en prenant un peu à ceux qui en ont beaucoup. C'est la recette qui est à changer en repensant la finalité, l'organisation du système économique actuel.

Cela ne veut pas dire que le MRJC n'aurait comme objectif que de favoriser des pratiques globales sans prendre en compte les situations précises que vivent les jeunes.

Mais, il veut éviter que des revendications trop catégorielles n'améliorent que momentanément leurs conditions de vie ou de travail.

Pour concrétiser tout cela, prenons quelques exemples d'actions : Dans de nombreux secteurs ruraux, de plus en plus de jeunes se retrouvent au chômage. Isolés, ils connaissent mal leurs droits. En se regroupant avec d'autres chômeurs ou en rejoignant une équipe de salariés, ils rompent leur isolement et peuvent s'informer sur les aides dont ils peuvent bénéficier. Mais ils découvrent aussi rapidement que s'ils veulent avoir des chances de trouver un emploi... ils devront partir ! Devant cette situation, le mouvement ne veut pas se contenter d'être uniquement un lieu d'information, ou un moyen de faire aboutir des revendications de chômeurs. En provoquant des jeunes à faire l'analyse de l'évolution de leur coin, il veut leur permettre de formuler et de faire aboutir des propositions pour rester et vivre au pays. Les formes en seront différentes selon les régions. Dans le Doubs sérieusement touché par la crise de l'horlogerie, des propositions de créations d'emplois sont faites à partir de l'utilisation du bois. Par exemple, pourquoi utiliser des charpentes métalliques coûteuses pour la construction de bâtiments agricoles ou autres, alors que chaque commune possède des forêts sous employées.

En Aquitaine, avec des paysans, des chômeurs lancent un circuit direct de commercialisation de produits agricoles en

s'appuyant sur des organisations de consommateurs. En Lorraine, des salariés, des agriculteurs profitent des élections municipales pour interpeller les candidats sur leur politique d'emplois, les projets qu'ils ont. Dans le Centre, des militants participent à la mise en place d'un centre de soins en lien avec les besoins de la population.

Mais le MRJC n'intervient pas que sur des problèmes d'emploi : il tente aussi d'imposer une autre logique d'aménagement de l'espace rural. Le foncier considéré par certains comme objets de spéculation est d'abord un outil de travail. En Bretagne, dans le Nord, des actions se mènent pour installer des jeunes agriculteurs sur des terres convoitées par des cumulards (blocage de vente de terre au tribunal ; recensement des terres disponibles et des jeunes qui ont un projet d'installation, présenté au conseil général pour que celles-ci aillent à ceux qui en ont besoin).

Par le biais de l'animation locale (cinéma rural, fêtes, soirées débats dans les villages), des initiatives se prennent pour permettre à des jeunes mais aussi à l'ensemble de la population de s'organiser collectivement, de peser sur les choix qui détermineront l'avenir, de s'ouvrir à la dimension internationale.

Dans les lieux de formation, la mobilisation porte plus sur la place des élèves dans le système éducatif, sur le contenu des cours. La conception de la formation actuelle : (acquisition de connaissances de façon compartimentée, acquisition

d'un savoir technique mais pas d'un savoir faire) ne permet pas l'apprentissage à la prise en charge collective, à une capacité critique et d'initiative sur le lieu de travail, sur le rôle des délégués de classe. Des apprentis, des jeunes en formation agricole ou en LEP essayent pen-

dant les cours de présenter des expériences nouvelles d'organisations du travail (SCOPS, formes de regroupements collectifs dans l'artisanat, en agriculture). Ils proposent des visites, invitent des personnes impliquées dans ces expériences, etc...

Elargir une mobilisation sociale sur l'espace rural

En regroupant en 3 branches des agriculteurs, des salariés et des jeunes en formation, le MRJC favorise une organisation collective de l'ensemble des travailleurs de l'espace rural. Le capitalisme s'est appuyé et entretient la division, voir l'opposition entre des catégories sociales tels que les petits paysans et petits artisans, les salariés, les employés, etc. Pour mieux régner, il faut bien savoir diviser ! Aujourd'hui, devant les difficultés économiques qui s'accumulent (faillite en agriculture, dans l'artisanat...) une prise de conscience se développe... Même si cela n'est pas toujours évident à court terme, ces catégories ont des intérêts communs à moyen terme. De plus en plus de membres de ces catégories se reconnaissent comme travailleurs. Dans les formations sociales particulières qui existent dans l'espace rural où cohabitent différentes catégories sociales professionnelles, la lutte des classes prend une forme différente que celle

que nous connaissons plus traditionnellement : classe ouvrière/patronat. Elle acquiert une dimension spatiale. Mais il ne faudrait pas être naïf : malgré toutes ces conséquences, aussi bien dans nos régions que pour les pays du Tiers-Monde, les défenseurs du développement productiviste restent nombreux. Il est vrai que la crise n'existe pas pour tout le monde. Mais aussi, dans un espace rural dominé et désarticulé, qui a été obligé de s'en remettre depuis longtemps à des compétences et à des pouvoirs extérieurs, on n'invente pas de nouveaux modes de productions, d'organisations sociales du jour au lendemain. Surtout lorsque des modèles uniques ont été inculqués pendant des années par le biais de la formation, de l'information et de la recherche.

Cette mobilisation pourra s'élargir en s'appuyant sur des expériences, des réalisations qui prendront en compte de manière globale les réalités économiques,

politiques et sociales. Elles se fera aussi en permettant à différentes catégories sociales d'intervenir sur la question du développement bien qu'elles ne l'appréhendent pas de la même manière pour l'instant.

Des agriculteurs, des artisans, parce qu'ils contrôlent en partie leurs outils de travail, se sentent directement concernés. Des ouvriers, des employés, parce qu'ils n'ont que leur force de travail, défendent d'abord leurs emplois. Un autre développement ne sera pourtant pas

concevable sans une transformation radicale de l'outil de production industriel. De nouvelles pratiques sont à impulser pour que des salariés prennent également du pouvoir et puissent orienter les productions en fonction de besoins réels, qu'ils aient leurs mots à dire sur l'organisation du travail. Des expériences (SCOPS, coopérative pluriactive, comité d'entreprise commun à différentes petites boîtes) se développent. Elles peuvent servir de déclics pour de nouvelles pratiques dans des entreprises.

Contribuer à un courant d'église

Dans l'espace rural, l'histoire, les traditions, les mentalités, les cultures jouent un rôle important. Elles peuvent être des freins aux initiatives qui se prennent ou au contraire susciter des dynamismes insoupçonnés.

La tradition chrétienne y est plus qu'ailleurs étroitement imbriquée. Son rôle n'y est pas neutre. Par les images du monde, de l'histoire, de Dieu qu'elle véhicule, elle peut, soit appuyer des réflexes de soumission, de fatalisme, de résignation, soit au contraire, susciter des individus, des groupes à se prendre en charge, à inventer et à construire un autre avenir. Par la dynamique d'actions, de transformations qu'il développe pour que « revivent nos pays », le MRJC contribue pour sa part à ce que la tradition chré-

tienne soit « Bonne Nouvelle » en actes pour les populations rurales. Il se reconnaît de cette longue lignée d'hommes et de femmes qui en fidélité à la pratique de libération de Jésus-Christ ont voulu rendre les Hommes acteurs de leur histoire.

Par là, il ne s'agit pas d'utiliser le christianisme pour justifier telle ou telle pratique sociale ou pour lui faire jouer le rôle d'un projet politique ou de société ; il s'agit de creuser son originalité, sa pertinence dans les combats de libération. Le christianisme n'a-t-il pas en effet dans l'histoire, une fonction critique vis-à-vis de tous systèmes, de toutes institutions, de tous modèles (y compris ceux véhiculés par les mouvements sociaux), tous menacés à un moment ou à un autre

de sclérose, d'une non-remise en cause ? (même s'ils peuvent être au départ très novateurs).

N'a-t-il pas aussi — et cela est particulièrement sensible dans cette période de crise — une fonction d'ouverture, en soutenant des pratiques nouvelles porteuses d'une espérance collective de libération ?

Les temps de recherche, de formation que propose le mouvement ne sont donc pas uniquement des lieux d'expression ou de célébrations de convictions. A partir de la lecture des textes d'Évangile, de l'histoire du peuple des croyants, d'expériences de communautés dans d'autres pays, des militants y découvrent critique, ouverture et dynamisme pour leur pratique.

Vers le rassemblement national de juillet 1983

Les états généraux du développement agricole qui ont eu lieu début 83, les journées banalisées dans les lycées en décembre 82 et leurs suites, les élections prudhommales, la campagne des municipales auront été cette année, différentes occasions d'affirmer l'existence d'un courant dans l'espace rural (constitués d'organisations syndicales, de comités de luttes, d'associations, d'expériences locales...) qui travaillent à un autre développement.

Le rassemblement national du MRJC en juillet 1983 en sera une nouvelle étape, en y affirmant plus spécifiquement la place que des jeunes ruraux comptent y prendre.

1 500 délégués régionaux et départementaux se réuniront les 14, 15 et 16 juillet

à Angers pour y débattre et faire connaître leurs actions et leurs propositions. Différents temps (stands régionaux, forums, tables rondes...) permettront cette confrontation entre militants du mouvement, mais également avec des représentants d'autres organisations, de mouvements, des pouvoirs publics et des invités internationaux. Le rassemblement sera une occasion pour les délégués de réaffirmer les références, les convictions collectives :

Par les différentes formes d'expression (jeu scénique, célébration...), les temps de fêtes, etc..., Rencontre Nationale 83 sera enfin un moyen d'enrichir la symbolique nécessaire à toute dynamique, à tout courant social.